

Olivier Le Gendre

JE QUITTE  
LES RUISSEaux,  
JE VAIS  
À LA MER...



MARIE-EUGÉNIE  
MILLERET DE BROU

Anne-Eugénie Milleret naît à Metz le 26 août 1817.

D'une grande sensibilité, Anne-Eugénie reçoit de sa mère une éducation qui lui donne un caractère fort et le sens du devoir. La vie familiale développe en elle une curiosité intellectuelle, un intérêt pour les questions sociales, l'habitude de voir large.

Elle a 19 ans lorsque la parole de Lacordaire à Notre Dame de Paris lui ouvre un chemin de lumière. Pour elle, conversion, découverte de l'Eglise et désir d'engagement à son service ne font qu'un.

C'est dans cette expérience profondément personnelle que s'enracine la mission de la Congrégation qu'elle fonde à 22 ans, le 30 avril 1839, les Religieuses de l'Assomption.

Marie-Eugénie meurt à Paris le 10 mars 1898. Le 9 février 1975, à Rome, le Pape Paul VI la proclame Bienheureuse.

Aujourd'hui, les Religieuses de l'Assomption, originaires de 44 nationalités, sont présentes dans 35 pays à travers 4 continents.

RELIGIEUSES DE  
L'ASSOMPTION



Vertical line on the left side of the page.

Horizontal line across the bottom of the page.

Faint, illegible text or markings in the center of the page.

*Je quitte les ruisseaux  
Je vais à la mer*

1000

OLIVIER LE GENDRE

*Je quitte les ruisseaux  
Je vais à la mer*

Du même auteur aux Éditions Anne Sigier  
Les Masques de Dieu  
Le Charpentier  
Le Cri de Dieu  
Le Risque de Dieu

Dépôt légal ???

Copyright ???

ISBN ???

*Pour mes sœurs de l'Assomption.*





# *Je quitte les ruisseaux et je vais à la mer*

Retrouver ses sources. Remonter aux origines. Pour être plus fidèle.

J'ai pris le parti contraire. Pour être fidèle. J'ai voulu avec Marie-Eugénie, fondatrice des Religieuses de l'Assomption, quitter les ruisseaux et aller à la mer.

En 1867, elle note ce sentiment : "Voici que je vais avoir un demi-siècle. Je pense, je sens que je quitte les ruisseaux et que je vais à la mer et que cette mer me remplit et m'enivre".

Il y a beaucoup dans cette simple phrase, révélatrice du tempérament de cette religieuse dont le nom nous semble un siècle plus tard gentiment désuet. "Je pense, je sens". Intelligence et sensibilité, assez hors du commun.

Elle aimait l'ardeur de la vague et ne craignait pas l'incertitude des océans.

Elle quitta les ruisseaux dont le tracé était trop sage pour elle. Les ruisseaux bien tracés du milieu d'une famille aristocratique où la jeune fille doit devenir femme pour devenir mère, et faire honneur à son mari et à ses enfants. Elle osa aller plus loin pour inventer des rivages plus larges.

Le dix-neuvième siècle où elle vécut en France était étroit pour elle. Du coup, elle fonda des maisons religieuses sur la terre entière. Elle fut visitée et sollicitée, elle suscita l'admiration.

Devant une telle personnalité, on court le risque d'être soi-même trop sage, timoré à force de respect. On risque de s'en tenir aux ruisseaux tranquilles.

J'ai préféré courir le risque inverse. Celui de ne pas tout dire avec suffisamment de précision. Je n'ai pas tenté de dessiner le tracé exact des rives du ruisseau de sa vie ; il aurait fallu un géographe plus averti.

C'est la mer qui m'a attiré et retenu, la mer avec ses mouvements parfois violents et ses calmes imprévisibles. La mer qui est généreuse mais dont il est difficile de sonder la profondeur.

Marie-Eugénie, vous êtes allée des ruisseaux à la mer. J'ai tenté de vous y rejoindre. Ce livre n'est ni un essai, ni une biographie, mais une rencontre. Ce n'est pas non plus un hommage comme on s'y attendrait peut-être en cette année où l'on fête le centenaire de votre mort.

C'est une rencontre, tandis qu'à plus d'un siècle de distance nous parcourons la même étendue profonde, qui s'étend à perte de vue.

Vous m'avez, Cristina, demandé ce livre. Peut-être saviez-vous ce que vous faisiez. Ce qui vous donnerait une supériorité sur moi qui ignorais totalement ce à quoi je m'engageais en vous répondant "oui".

Ce livre a été écrit pour l'amitié et dans l'amitié. Cela explique pas mal de choses, et cela me le rend précieux.

L'amitié se vit dans la liberté, et c'est une des profondeurs de notre existence. Rencontre de deux libertés. Rencontre à l'essentiel, là où les mots paraissent superflus tant une étrange communion se noue. On voudrait n'avoir rien à dire, simplement célébrer silencieusement. Il m'a fallu pourtant écrire, vous me l'aviez demandé.

Ce livre est peuplé de visages, celui de vous, mes sœurs qui êtes de l'Assomption, dans de si nombreux pays et sous tant de climats.

Il n'y aurait pas eu de livre s'il n'y avait eu vos visages. Les photographies vieilles d'Anne-Eugénie Milleret n'y auraient pas suffi. Mais puisque vous étiez rassemblées à cause d'elle sous le même habit, Anne-Eugénie, devenue Marie-Eugénie, m'était recommandée par vous. Je l'accueillis avec confiance.

Fondatrice et supérieure générale pendant plus d'un demi-siècle, Marie-Eugénie vous précède, vous, Cristina, et Clare et Hélène-Marie. Quand je tente de la comprendre, cette femme intrépide et pas toujours commode à comprendre, je ne peux totalement la séparer de vous trois, les supérieures générales qui se sont succédées depuis près de trente ans.

Quand je la lis alors qu'elle écrivait à ses sœurs qui furent si nombreuses, ce sont des visages bien vivants qui s'imposent à moi. Les visages vivants de vous toutes mes sœurs d'aujourd'hui qui êtes de l'Assomption. Et les visages de celles qui sont mortes en Afrique.

Marie-Eugénie écrivait beaucoup, et pas toujours très bien, parce qu'elle écrivait, le plus souvent, vite. Des phrases longues, révélatrices d'un grand désir de dire, d'encourager, de témoigner. Elle écrivait au dix-neuvième siècle, ce qui n'est pas une recommandation de facilité de lecture pour nous qui vivons aujourd'hui. Elle écrivait directement ce qu'elle pensait, ce qui n'était pas mince, avec de nombreuses références à ce qu'elle avait lu, ce qui était beaucoup.

Tout cela pour dire que j'ai du mal à me situer à sa hauteur : il a fallu trouver un autre champ d'entente. Comme toujours, c'est en allant plus profond, derrière les mots et les phrases, dans le recueillement, que la rencontre survient : nous prions, elle et moi, au même endroit.

J'ai prié avec elle, et souvent avec vous qui êtes ses sœurs d'aujourd'hui. Si éloignés dans l'espace et le temps distants, nous prions néanmoins au même endroit parce que nous sommes tournés vers le même Père, parce que nous baignons dans la lumière du même Esprit, parce que nous sommes conduits par le même Fils.

Les murmures se joignent ; qui parle quand les cœurs sont à ce point proches ? De qui viennent les mots, d'elle, de vous, de celles qui vous ont précédées, de moi ?

Marie-Eugénie aurait répondu : du Fils qui vit en nous. Nous ne prions pas de nous-mêmes, nous en faisons la découverte au fur et à mesure que nous entrons en prière. Nous espérons être l'écho de la prière parfaite qui monte sans obstacle du cœur du Fils au cœur du Père.

Dès le départ, la mission de l'Assomption a été l'éducation, mais vous teniez, Marie-Eugénie, celle-ci pour seconde par rapport à ce qui fait la vie de la congrégation : "le vrai but d'une œuvre est dans sa consécration intérieure". Il fallait au moins cela pour que, si éloignés l'un de l'autre, nous puissions nous rencontrer.

Marie-Eugénie, nous vivons un mystère qui n'est pas insignifiant : la rencontre au milieu de nous, entre nous, en nous, au-delà de nos mots heureusement différents, de ce qui nous fait vivre de l'intérieur d'une même façon : l'amour de Dieu pour ses enfants, que nous avons tant de joie à faire rejaillir en amitié.

L'amitié a été lente à se nouer. Il m'a fallu beaucoup vous lire, et, derrière vos mots, vous rejoindre. C'est un don précieux que de pouvoir l'attester : si l'amitié vient souvent de la rencontre d'affinités, elle repose fondamentalement sur une trace de Dieu en nous.

Merci de votre amitié. Amitié avec vous, amitié avec vos sœurs qui vivent aujourd'hui. Quittons donc les ruisseaux pour aller, ensemble, vers la mer.

# Recueillement

Vous connaissiez, Marie-Eugénie, ces moments de profond silence où baigne l'âme quand elle se tourne vers celui qui l'attire. On cesse alors de faire l'effort qui nous semblait nécessaire pour rejoindre le Père. "De l'attention, il faut tâcher de passer au recueillement", dites-vous.

Cette simple phrase me paraît dessiner un portrait assez fidèle de ce que vous êtes. Vous avez dû combattre pour rejoindre la douceur de "la simple connaissance qui se trouve au fond de l'âme, une connaissance qui vivifie toutes les autres et qui dépasse très rapidement toutes celles que vous pouvez avoir acquises".

Votre combat n'a pas été gagné une fois pour toutes, comme tous les vrais combats qui se livrent en notre âme. Il semblerait même que vous ayez eu le besoin de combattre, conduite par une énergie peu commune et une intelligence qui, je vous l'avoue, m'effraie un peu.

"Attention", dites-vous, c'est-à-dire tension qui est, bien sûr, une offrande de notre zèle, mais aussi le travers de notre volonté, alors que c'est sa volonté à Lui qui doit être faite. "Il faut tâcher", l'effort encore, mais juste après, la lumière : "passer au recueillement".

Le recueillement n'est pas la pénombre du cœur, il est l'endroit où se déploie la lumière, une manière inimitable de l'accueillir. Il n'est pas austère non plus, comme trop longtemps je le crus, mais, au contraire la détente heureuse de l'âme qui se fait écoute.

Vous n'avez jamais aimé le paradoxe. Je me permettrais celui-ci : il faut un effort pour consentir à ne plus faire d'effort. Nous avons une idée du bien, des "droits de Dieu", qui nous pousse à

mobiliser nos énergies, celles de notre intelligence ou celles de nos forces physiques, pour à Dieu rendre hommage. Il est vrai que nous pouvons remporter quelques victoires de compréhension, d'actions bénéfiques, d'enrichissement de notre cœur. "Nous acquérons ainsi des connaissances".

Peut-être vous fallait-il, Marie-Eugénie, passer par l'effort pour atteindre ce recueillement qui permet, seul, "de découvrir au fond de l'âme une connaissance que rien d'autre ne peut donner". Découvrir et non conquérir. Ouvrir les yeux sur ce qui existe depuis toujours et que l'on n'a pas su voir.

Ce genre de découverte partage ceux qui y procèdent en deux camps. Certains ne peuvent se résoudre à croire que tout soit donné sans qu'il aient eu besoin de le gagner, sans qu'ils puissent s'en glorifier, ne serait-ce qu'intérieurement. D'autres ressentent une joie profonde, difficilement exprimable, à constater que l'on reçoit tant alors que l'on estime n'avoir pas mérité grand chose.

Vous n'avez jamais abandonné l'exigence de votre intelligence, mais je sais que vous êtes tombée à genoux devant le cadeau déposé au fond de votre cœur. Vous avez essayé que votre intelligence soit éclairée de cette lumière qui ne dépendait pas d'elle-même, mais était la trace de Dieu en votre âme.

L'énergie est parfois la pire ennemie de notre qualité d'enfant de Dieu. Je soupçonne que vous avez été la victime de la vôtre qui faisait naître l'admiration de vos contemporains. Je sais que vous en avez souffert : il est facile de tomber dans ce piège quand on a charge de tant d'âmes et de si nombreuses fondations.

Les moments n'ont pas été rares où vous vous êtes sentie si proche d'intelligence et si loin de cœur. Vous l'avouez à plusieurs reprises, révélant un chagrin douloureux. Plus jeune, j'aurais cru que ces aveux de sécheresse étaient comme une coquetterie commune aux saints. Je ne le crois plus maintenant.

Vous avez souffert comme je souffre, et cette souffrance est bien étrange qui vient de nous savoir si proches de l'amour de Dieu et si loin de le lui rendre comme nous le voudrions.

Nous savons, vous saviez, n'est-ce pas, que cette lumière paisible est au fond du recueillement, et pourtant il vous arrivait de perdre le chemin, de trop vous laisser conduire par les ardeurs de votre intelligence, de vouloir un peu trop compter sur vous.

Cette attitude, que certains portent au crédit de la dignité de l'homme, est pour nous péché. Le don nous a été fait, nous l'avons découvert au creux de notre âme, nous en avons goûté, et souvent, l'incroyable saveur, et, cependant, nous oublions qu'il est toujours là, disponible...

Nous oublions, nous ne voulons pas savoir, nous voulons compter sur nos propres forces pour aller plus loin, et nous nous perdons en chemin.

Pour avoir trop souvent perdu ce recueillement de l'âme, nous savons, de toute notre expérience, que sans lui nous mourrons. Vous l'avez deviné tôt, vous l'avez expérimenté ensuite. C'est pour cela qu'au cœur de l'Assomption se trouve le recueillement que l'on peut appeler la contemplation ou l'oraison.

Cette caractéristique de votre congrégation n'est pas accidentelle ; elle est votre condition de vie. Sans elle, vous mourrez. Elle n'est pas un moyen, comme une espèce de ressourcement qui vous permettrait de tenir face à la fatigue d'activités débordantes, une mise à l'écart pour devenir plus fortes.

Ce n'est pas pour vous que vous devez entrer en recueillement, en contemplation. Ce n'est même pas pour ceux qui n'en auraient ni l'idée, ni le temps, ces laïcs dévorés par la vie moderne. Ce n'est ni pour vous, ni pour nous. C'est pour Lui. Il y a droit, il l'attend. Il vous attend. Il nous attend.



Vertical line on the left side of the page.

Horizontal line across the middle of the page.

# *Droits*

Aux oreilles de notre époque qui va bientôt basculer dans le troisième millénaire, certaines expressions du dix-neuvième siècle résonnent de façon saugrenue. Vous êtes du dix-neuvième siècle, Marie-Eugénie, et je vous avoue que j'ai du mal parfois à vous retrouver derrière vos mots.

Ces expressions m'agaçaient, et quand j'en aurais rapporté une, je suis bien sûr de n'être pas le seul à être irrité. Je me disais que vraiment c'était une drôle de foi qui animait les femmes de cette époque, bien obscure, et, regardant mes enfants, je les voyais ricaner à ce qui leur paraissait d'incroyables vieilleries.

Il me semble qu'il y a plus de différence entre ces deux siècles que pendant tout le millénaire précédent, quand il s'agit de dire ce à quoi nous croyons.

Je passais volontiers, et avec indulgence croyais-je, sur quelques tournures qui ne revenaient pas trop souvent, mais quand je découvris que certaines vous ont accompagnée toute votre vie avec insistance, il fallut bien que je me rende à l'évidence : elles sont importantes pour vous. Je ne peux les évacuer d'un revers de page : elles doivent cacher ce que, au premier abord, je n'ai su comprendre.

“En cherchant quelle était la marque la plus caractéristique de notre insitui, je me suis trouvée arrêtée à cette pensée qu'en tout et de toutes manières, nous devons être adoratrices et zélatrices des droits de Dieu”.

A la première écoute, les moins motivés ressentent des envies de fuite. C'est dommage.

Il est étrange de découvrir que cette expression “des droits de Dieu” nous gêne, nous autres croyants d’une fin de siècle où Dieu a de moins en moins de droits sur les sociétés et les nations. Nous devrions être d’autant plus attachés à ces soi-disant droits qu’ils sont bafoués et que notre tristesse est souvent grande à constater que Dieu n’est plus regardé autant que nous le souhaiterions.

Or, nous ne sommes pas le moins du monde préoccupés des droits de Dieu ; c’est à nos yeux un concept vide. Nous nous disons qu’il y a plus de cent ans ces droits de Dieu étaient respectés : les églises étaient pleines, les prêtres nombreux, les prélats encore honorés. Alors pourquoi vous en préoccupez-vous ?

Les droits sont pour les gens d’aujourd’hui une affaire qui relève du domaine politique : les droits de l’homme, des enfants, de la femme, des minorités... Ils sont objet d’affrontement et de longues luttes.

Vos “droits de Dieu”, Marie-Eugénie, sont du domaine de la vie intérieure, et s’il y a combats (et il y a bien combats), ils se livrent dans votre âme et dans la nôtre. Il ne s’agit pas de la puissance de Dieu sur les peuples, il s’agit de sa place en nos cœurs.

“Dieu a droit à notre amour”, dites-vous, et il y a droit parce qu’il nous a créés par amour.

Dieu a le droit d’être aimé. Il y a dans cette manière de dire un univers qui s’ouvre, un univers de fragilité, comme un monde en suspens. Notre conscience moderne sait que tous les droits sont ténus et faibles, puisque notre monde moderne les bafoue sans vergogne.

Le droit de Dieu à être aimé est fragile, comme si Dieu se mettait en suspens devant nous, comme une sollicitation qu’il émettrait, cherchant l’écoute de ceux qui pourraient y répondre.

J’entendais votre expression comme une revendication de puissance ; elle était au contraire la reprise, en votre âme, d’une prière qui venait de Celui à qui l’on adresse normalement ses

prières. Prière du tout-puissant qui quémande notre amour, et s'en remet à notre pouvoir de répondre "oui" ou "non".

"Quelquefois on dit que les droits de Dieu sont écrasants. Je n'ai jamais pu comprendre cela". Puis-je vous dire que sur ce point nous nous réunissons sans mal ? Dieu est tout pour moi sauf écrasant.

Nous vivons une époque polluée par la politique et par le rapport de forces, le siècle des guerres extrêmes et des destructions massives. Dans ce monde, le droit est au bout du fusil. Nous devons faire un effort pour imaginer qu'il puisse dépendre du simple amour.

"Le droit d'amour de Dieu" dont vous parlez est double. Dieu a le droit d'aimer, Dieu a le droit d'être aimé. "Dieu nous a créés pour exercer le droit de l'amour". Quel exercice que celui-là ! Infinie poussée en avant de son être qui se renierait s'Il ne créait pas, s'Il n'aimait pas. Influx premier, lancement perpétuel de la création. Droit d'aimer de Dieu qui se traduit en création et en amour individuel pour chaque création de son amour.

J'aime vous entendre dire ce que j'aurais dit autrement, mais qui est notre trésor commun : Dieu a le droit d'aimer. Et vous dites : "le premier de tous les droits, celui dont Dieu est le plus jaloux, c'est le droit de l'amour". Le droit, ici, n'est pas celui obtenu de haute lutte, mais la simple expression du fond du cœur de Celui qui l'exerce. Et la jalousie n'est pas l'envie ni la rivalité, mais la simple constatation que Dieu ne peut être autrement qu'amour.

Devant une si grande intensité de don, quand nous commençons à la constater et à la ressentir, comment ne pas se poser au moins la question d'y répondre, si peu que ce soit ?

Vous ressentez le droit de Dieu d'être aimé comme un devoir pour vous. Vous voulez, Marie-Eugénie, à Dieu rendre ce droit, lui donner une réalité tangible. Ce n'est pas simplement déclaration comme nous les aimons, quitte à les oublier ou à les bafouer à peine l'encre des signatures a-t-elle séché sur

le papier. C'est tentative toujours recommencée. C'est "s'occuper toujours à louer, bénir, adorer, glorifier Dieu et lui rendre grâces".

Je comprends cette relation de droit et de devoir. Ce sont les mots de votre respect et de votre amour. M'entendez-vous si j'emploie d'autres mots ? Y reconnaissez-vous la même inspiration ?

Partagez-vous ce que je vois de ce Dieu étrange qui ne se déclare pas du haut de sa puissance divine et se donne uniquement à celui qui lui rend son titre ? Adorer Dieu n'est pas s'écraser la face contre terre au nom de l'indignité, c'est le désigner comme son Dieu, le reconnaître pour son Père. Le désigner dans le bruit et la confusion comme la jeune Jeanne vint désigner au milieu des courtisans le roi qu'elle voulait faire sacrer.

Dieu est mystère pour ne pas forcer l'homme à le reconnaître, pour que le simple fait de dire mon Dieu soit un acte d'amour et de confiance, de reconnaissance, comme on donne un nom à celui que l'on a fait naître. Dieu est de lui-même, bien sûr, sans avoir besoin de moi, mais il devient mon Dieu dès que j'accepte de le nommer ainsi.

Nommer Dieu du fond de son âme, n'est-ce pas lui rendre ce droit que vous lui rendez ?

# Folie

L'entrée dans la sainteté tient souvent à bien peu de choses. Pour vous qui aviez l'âme fière, il a suffi de deux ou trois lettres, celles qui différencient deux mots : humilité et humiliation. L'humilité est une qualité humaine, agréable pour l'entourage de celui ou celle qui s'y efforce. L'humiliation est sainteté.

Vous aviez, Marie-Eugénie, l'âme fière et même orgueilleuse. Ce n'est pas injure de le dire, puisque vous l'avez vous-même, et souvent, reconnu. Il vous a fallu attendre soixante ans pour découvrir une folie aux yeux des païens et même des chrétiens : "Qu'est-ce qui plaît le plus à Notre Seigneur Jésus-Christ ? C'est non seulement l'humilité mais l'humiliation".

La phrase est un peu dure à avaler. L'humiliation n'est pas une qualité, n'est-ce pas ? Elle est un mal, dirions-nous spontanément. Nous voir humiliés plairait donc au Dieu de tout amour ? Il y a de quoi vider les églises avec de telles assertions.

Attention : le fleuve est tumultueux qui nous emporte sur cette voie de sainteté. Pour comprendre son cours, il est bon de remonter à la source.

A cette source, très en amont de nous, il y a le Fils souffrant, humilié lui-même sous la couronne et le crachat. L'amour jugé malfaiteur. Le Fils en humiliation. Nous n'aimons pas trop le regarder ainsi, nous autres chrétiens.

Et pourtant vous l'avez contemplé, et longuement, flagellé, baigné d'opprobre. "Je suis portée à adorer Notre Seigneur dans son excessive souffrance".

Votre cœur a saigné de plus en plus souvent.

La passion qui inspire compassion.

La passion qui signifie souffrance, la compassion qui signifie souffrir avec.

La fenêtre de la sainteté s'entrouvre quand un vent de générosité pousse à la compassion pour notre Dieu, pour son Fils, pour le Père lui-même. La sainteté passe par la croix, par un regard qui peut de moins en moins s'en détacher. Le Fils est à ce point proche de notre cœur que celui-ci saigne à le voir ainsi souffrir.

De Dieu, nous attendons la compassion pour nous autres humains qui nous débattons dans cette vallée de larmes. Le basculement n'est pas mince quand à Dieu nous offrons, à notre tour, la compassion. C'est, stricto sensu, le monde à l'envers.

La sainteté est le monde à l'envers.

Trois jours. Vous avez découvert que ces trois jours-là étaient nommés Jours Saints à juste raison. Le Jeudi de l'humilité avec le lavement des pieds. Le Vendredi matin de l'humiliation avec la couronne et la flagellation. Le Vendredi après-midi de l'extrême souffrance. La résurrection le troisième jour.

Le monde à l'envers. Les Jours Saints, les jours de la sainteté. Le Fils traité comme le dernier des derniers et qui est le premier dans votre cœur, Marie-Eugénie.

Premier dans votre cœur, vous l'avez découvert dernier des derniers dans le monde. Vous ne pouviez que désirer le rejoindre là où il était : l'humilité, l'humiliation, la souffrance. Là où vivent ceux que nous aimons, là nous voulons vivre.

Etre sœur de l'Assomption n'est pas pour rire, même si c'est joyeux. Cent ans plus tard, vos sœurs écriront dans leur Règle de Vie : "les sœurs contemplant le Christ, doux, humble, dépouillé de tout, dans le dénuement suprême de la croix".

Et ce ne sont pas de gentilles paroles pour faire bien : au

Rwanda, il n'y avait plus de gentilles paroles, il y avait la passion, brute, le sang donné, l'humiliation. Marie-Eugénie, vous avez des sœurs qui savent la signification des mots.

Nous souffrons pour ceux que nous aimons, ce n'est pas plus compliqué que cela, et nous aimons le Fils. Nous voulons être aux côtés de ceux qui souffrent et que nous aimons. Le Fils souffre. Nous l'aimons. Nous voulons être à ses côtés. C'est d'une simplicité... évangélique.

Vous n'aimez pas la souffrance. Comme tout un chacun. C'est justement parce que vous la détestez que vous voulez être avec Celui que vous aimez et qui souffre. Vous ne pouvez pas l'abandonner, seul, sans compagnie.

Je reprends votre phrase qui nous semble scandaleuse : "Qu'est-ce qui plaît le plus à Notre Seigneur Jésus-Christ ? C'est non seulement l'humilité mais l'humiliation".

Le salut du monde s'est fait dans l'humiliation du Fils de Dieu. Et non dans l'orgueil de la puissance. Vous étiez orgueilleuse, vous avez découvert progressivement que l'orgueil vous éloignait de celui que vous aimiez. Vous avez décidé d'abandonner l'orgueil pour Le rejoindre là où Il était : dans l'humiliation. Nous faisons des kilomètres pour retrouver ceux que nous aimons. Les kilomètres ne comptent pas quand on aime. Rien ne compte quand on aime.

"Considérer la Passion au point de vue des humiliations du Sauveur". Tout est dans une phrase : le Sauveur, l'humiliation et la Passion.

A ceux qui vous liront comme à ceux qui me liront, je voudrais dire qu'ils ne crient pas trop vite à la folie de telles paroles. Nous n'aimons pas l'humiliation, nous détestons la souffrance, mais nous sommes obligés de constater un fait indéniable aux yeux de notre foi : notre Dieu est venu sur notre terre dans l'humilité d'abord et il y a rencontré l'humiliation et la souffrance.



Soit nous cessons de croire que ce Jésus est le Fils de Dieu, soit nous admettons que là où il a vécu, là nous pouvons le rejoindre avec le plus de sûreté. A ce moment-là, le chemin s'ouvre.

La source est là et le fleuve n'est pas loin. La source est l'humilité. Venons à l'humilité, acceptons la, comme Dieu est venu dans l'humilité. C'est en notre pouvoir de décision.

Ne désirons rien de plus pour l'instant. Contentons-nous de pressentir qu'entrer dans l'humilité, dans l'amour du Fils, dans le projet de contribuer à sauver le monde, nous fera rencontrer l'humiliation et la souffrance.

Comment ce qui atteint le Fils ne nous atteindrait-il pas un tant soit peu ? Et c'est là que la source se transforme en fleuve tumultueux. Au début, la source, une qualité qui a pour nom humilité. Puis la rencontre de l'humiliation et de la souffrance à l'image du Fils. Nous l'acceptons, et le fleuve de la sainteté nous emporte.

La sainteté n'est pas un ensemble de parfaites qualités, l'absence de tout péché. Elle consiste à aller rejoindre celui que nous aimons sur les chemins qui furent les siens.

La Règle de Vie encore : "Si l'humiliation et l'injustice se rencontrent, les sœurs tâchent de les recevoir dans la sérénité et la douceur".

"Si l'humiliation et l'injustice se rencontrent". Pas de gentilles paroles pour faire bien. Et il n'y a pas que les sœurs massacrées du Rwanda, mais aussi la souffrance des jours ordinaires, les humiliations involontairement données, mais reçues douloureusement.

Nous préférierions tous que ce chemin du Fils ait été différent. Mais il a été ce qu'il a été. Le monde l'a voulu ainsi. Nous choisissons nos compagnons de voyage, pas le chemin que le monde leur impose.

Vous avez choisi, Marie-Eugénie, et vos sœurs après et avec vous, et aussi ceux qui se reconnaissent fils et filles de Dieu. Vous avez choisi, nous avons choisi notre compagnon de voyage : c'est le Fils, et on l'a crucifié. Même si le chemin n'est pas tranquille, nous préférons le suivre plutôt que d'abandonner le Fils de Dieu, seul.

L'eucharistie n'est pas un rite. Elle nous laisse en bordure du gouffre. Brisés, pour ainsi dire. Je comprends le prêtre qui tremble en élevant l'hostie et la coupe. La souffrance de Dieu ressentie comme si elle était la souffrance de nos enfants.

La Piéta n'est pas de marbre pour le saint, elle est de chair et de sang. Vous êtes, nous sommes, cette mère qui recueille le corps de son fils et qui ensevelit ses souffrances dans son cœur.

L'eucharistie est le moment, infiniment répété, où nous rappelons l'amour et le chemin de souffrance et d'humiliation de celui que nous aimons. Nous disons les mots du sacrifice peut-être du bout des lèvres. Peut-être parfois avec un peu de cœur. Peut-être absolument bouleversés.

Vous avez rencontré ces mouvements de bouleversement. Je crois vous connaître assez pour pouvoir dire que vous n'auriez pu vivre sans eux.

Vertical line on the left side of the page.

Horizontal line across the middle of the page.

Small mark or character in the lower right quadrant.

# *Voyage Intérieur (I)*

Des livres existent sur la vie de Marie-Eugénie, et notamment celui de Sœur Hélène-Marie<sup>1</sup>. Ils disent les événements de sa vie, sa personnalité, ses intuitions. Je n'ai voulu, dans trois chapitres intitulés *Voyage Intérieur*, que donner quelques repères pour mieux comprendre la vie de la fondatrice des Religieuses de l'Assomption.

Les chemins qui mènent là où on doit aller peuvent emprunter des détours incommodes. Chacun de nous connaît ou se rappelle les interrogations inquiètes, les impasses décevantes, les soudaines trouées de lumière aussi, qui sont ou furent les jalons de son voyage intérieur.

Les saints ne sont pas protégés de ce qui fait la vie commune des hommes et des femmes du monde entier. Il leur faut, comme à chacun de nous, trouver leur chemin, parfois se tromper, revenir en arrière, avant de se laisser aspirer par le seul idéal qui peut les satisfaire.

Marie-Eugénie, même si ses photographies et ses portraits révèlent sans ambiguïté que cent ans ont passé depuis sa mort, est notre contemporaine en humanité. Elle n'est pas exemplaire parce qu'elle serait exceptionnelle mais parce qu'elle nous ressemble. Elle a connu les aspirations, les exigences, les renoncements qui sont les nôtres. A partir de ce terreau commun, elle a su apprendre qu'elle n'était pas la maîtresse de son bonheur et qu'un autre pouvait lui offrir ce à quoi elle n'aurait pu, seule, aspirer.

<sup>1</sup>*Marie-Eugénie Milleret, Fondatrice des Religieuses de l'Assomption*, Religieuses de l'Assomption éditeur, 17 rue de l'Assomption, 75017 Paris.

## *Une oreille attentive*

Les étapes de la première partie de la vie de Marie-Eugénie peuvent paraître au premier regard contradictoires. Mais chacun de nous, quand il regarde son passé, découvre que les contradictions de son existence l'ont préparé à ce à quoi il était appelé.

Vie facile et peu religieuse de l'enfance close par la mort de sa mère et la ruine familiale. Expérience mystique de la première communion et travail d'une intelligence exigeante. Vie mondaine à Paris suivie par une existence retirée et austère dans une autre famille. Désir de plus en plus fort de servir le Christ sans savoir comment, disponibilité à un projet qu'elle n'a pas conçu et qu'il lui faudra faire sien.

Pour qu'une vie s'épanouisse, certains comptent sur leur force et leur bonne étoile. D'autres prennent un jour conscience qu'ils sont infirmes à être leur propre maître. Ils se mettent alors à l'écoute, tendant une oreille attentive à ce qui est la volonté de Dieu sur eux. Volonté qui n'est pas perçue comme contraignante, mais comme le cadeau le plus précieux qu'ils puissent recevoir.

## *Découvrir un chemin*

La même histoire d'enfance peut déboucher sur des vies bien différentes. Cette enfant qui connut l'existence dorée de la grande propriété familiale aurait pu devenir une femme frivole. Première communiant sans y avoir été sérieusement préparée, elle est saisie au point d'écrire que tout, même sa mère aimée, lui parut alors une "ombre passagère" quand elle reçut Jésus pour la première fois.

Nantie d'une expérience mystique forte, elle ne sera pourtant pas épargnée par la longue litanie des doutes et des refus de l'adolescence tandis qu'elle découvre le monde et ses attraits.

Son père, s'inquiétant du milieu où baigne la famille à laquelle il l'a confiée après la mort de sa mère, la plonge dans une toute autre ambiance, faite d'austérité et de pratique religieuse attentive. Elle passe du brillant superficiel à l'étroitesse conformiste. Elle écrira que ce danger fut plus grand que le précédent, au point que "jamais elle ne fut si près de mépriser l'esprit de Dieu, tant elle avait l'esprit du monde".

Comme beaucoup d'entre nous dans leur enfance, elle fut l'otage d'influences contradictoires, spectatrice d'une vie qui n'était pas vraiment la sienne puisqu'elle dépendait trop de ceux qui avaient barre sur elle.

Le levier qu'elle utilisa pour devenir elle-même fut son intelligence. D'autres s'appuient sur une amitié, d'autres encore s'en remettent à un guide spirituel. Elle, ce fut "la conviction de son intelligence". Elle entreprit alors de conquérir son autonomie, lassée de ne pas savoir être elle-même.

Elle étudia, écouta, lut, se mit à prier. Le déclencheur fut intense mais bref. Une conférence du Père Lacordaire à la cathédrale Notre-Dame de Paris, une lettre à lui adressée, un bref entretien.

### *Accueillir et décider*

Il y a un moment, ou plusieurs à vrai dire, dans la vie de chacun où ce qui était épars se rassemble. Un moment où les hésitations sont devenues à ce point insupportables qu'on est disposé à basculer dans ce qui doit devenir son destin. Tout est prêt pour qu'une décision soit prise. L'enjeu est de taille puisque c'est de soi qu'il s'agit. Le déclencheur de ce retournement est essentiel car il risque d'orienter profondément ce qui va advenir de la personnalité.

À ces moments à la fois fragiles et déterminants est attachée la grâce. Jamais elle ne manque même si on décide de l'ignorer ou de la rejeter. Le chemin d'un saint ou d'une sainte, d'un enfant de Dieu, commence par l'acceptation de cette grâce jugée efficace pour irriguer toute une vie.

L'on peut durant sa vie trouver normal de croire en Dieu, et la France du dix-neuvième siècle opinait en général dans ce sens, et n'être pas vraiment chrétien. Marie-Eugénie écrit à cette époque : "ma résolution fut de devenir sérieusement et véritablement chrétienne". Il y a des moments de la vie où l'on estime que l'on a perdu trop de temps à faire semblant et qu'il faut décider qui on est et ce que l'on veut devenir.

Toujours, la vie d'un enfant de Dieu est la conjugaison d'une volonté libre qui se mobilise ou se réveille et d'un appel qui résonne en soi. Aucune illumination ne peut durer si elle n'est pas relayée par une décision. Chaque homme et chaque femme se construisent sur ces deux fondements.

### *Enthousiasme intérieur*

Cette résolution prise, la conviction s'installe et avec elle cette vibration de l'âme qui naît quand on sait qu'une voie s'est ouverte et qu'elle est vraiment la sienne. Dans ces moments, les interrogations demeurent mais elles prennent un tour nouveau. Elles perdent leur caractère anxieux et s'établissent comme une calme et confiante attente de ce qui va nécessairement venir. On ignore le détail du chemin, mais on sait qu'il sera beau.

Dans cette période où elle approche de ses vingt ans, Marie-Eugénie vit intensément ce qui ressemble à un début de printemps quand la vie prend les atours du renouveau. Force et fragilité, équilibre comme miraculeux : rien n'est encore, mais tout semble possible.

Pendant un an, elle se laisse porter par cette vague intérieure, méditant en son cœur ses découvertes, lisant l'Évangile, priant.

Elle vibre, de manière exceptionnelle pour une jeune française de cette époque, devant les grands débats et les grandes controverses. Elle admire les personnalités qui s'efforcent de redonner de la profondeur et de la vérité à la foi du pays. Elle manifeste ce qui sera son charisme particulier légué à l'Assomption : la contemplation intérieure de Dieu et l'attention au monde.

Un an où tout se décide mais où rien de précis n'est encore décidé. Les intuitions, la vie intérieure et les dons se révèlent mais leur emploi n'est pas encore arrêté.

## *Quoi faire*

Marie-Eugénie commence par être, avant de faire. C'est un bon cheminement. Les hommes et les femmes, s'ils ne veulent pas être les otages des événements, ont besoin de construire leur vie intérieure afin qu'elle éclaire leurs actions.

Elle rencontre l'abbé Combalot, personnalité tumultueuse et dévoreuse. Il cherche depuis un certain temps une jeune femme pour concrétiser une de ses nombreuses intuitions. Il désire que soit fondée une institution vouée à l'éducation des jeunes filles.

Pourquoi Marie-Eugénie ? Qui pourrait le dire, tant le cœur de l'abbé Combalot a des raisons que la raison ignore. Son cœur a des sautes fulgurantes mais fatigantes pour ceux qui l'approchent et désireraient un peu plus de continuité et de bon sens. Il n'empêche : c'est son intuition qui l'emportera, alors que Marie-Eugénie ne voit pas sur le moment qu'elle puisse être fondatrice d'une telle œuvre.

Les grands projets ne sont pas forcément maîtrisés dès leur origine par ceux qui les incarneront. Créer n'est pas obligatoirement inventer de son propre chef, c'est parfois accueillir, répondre "oui" et donner la vie à ce qui a été conçu ailleurs.

Au moment de ses vingt ans, elle se prépare à accueillir. Elle cherche, comme chacun, quoi faire pour que son élan intérieur s'incarne là où elle est attendue. Elle a décidé que sa vie serait consacrée à Dieu, mais où aller ? Elle entre comme pensionnaire chez les Bénédictines du Saint Sacrement. Premier pas, comme un sas, une antichambre, pour quitter quelques vêtements anciens et s'acclimater à de nouveaux.



Deuxième sas pendant moins d'un an encore, au couvent de la Visitation de la Côte Saint André. Découverte de la vie communautaire, du partage et de la joie. La vie contemplative est rarement seulement un face à face avec Dieu, elle est acceptation et désir de se charger de ses frères et de ses sœurs pour aller ensemble vers le Père.

Petit à petit, elle réfléchit au projet que l'abbé Combalot lui a proposé et qui devient le sien, mûri dans l'intériorité de la prière et de l'étude. Elle se prépare à accueillir des sœurs encore inconnues que l'abbé Combalot s'emploie à convaincre et rassembler.

Le 30 avril 1839, elle se réunit à Paris rue Férou dans un très petit appartement avec Anastasie Bévier (qui deviendra Sœur Marie Augustine). Elle a vingt et un ans. L'Assomption est fondée avec deux sœurs seulement : "quand deux ou trois sont réunis en mon nom..."

# Paix

Donner sa vie à Dieu et au monde devrait être une garantie de paix intérieure, comme une récompense à la générosité. C'est du moins ainsi que nous le voudrions, pour qu'il y ait une justice...

La paix est-elle plus difficile pour les fondatrices et les supérieures ? Oui, sans doute, et ce qu'elles enseignent les fuit parfois malgré le désir qu'elles en ont. Votre vie, Marie-Eugénie, a été un combat parce que vous avez été combattue et parce que vous vous êtes combattue vous-mêmes.

On dit que les luttes intérieures sont souvent plus violentes derrière les clôtures. Le style de vie de votre congrégation vous fait appartenir autant à la clôture qu'au monde ouvert ; il me semble que vous avez eu à souffrir des combats de l'une et de l'autre.

Il faut bien vous lire pour entrer dans certains de vos désarrois et ne pas en rester à ce que vous vouliez pour vos sœurs quand vous leur écriviez : "une âme toujours fervente, fidèle, zélée pour Dieu, une âme devenue maîtresse d'elle-même et en qui Dieu est arrivé à régner dans la paix, malgré l'ardeur de la nature, une telle âme est toujours tranquille, égale, souriante et répand vraiment autour d'elle le calme et la paix".

Car à d'autres moments ce sont d'autres aveux : "rien ne peut me persuader d'un rapport entre Jésus Christ et moi... Je me sens comme un prêtre sacrilège qui, en concevant la répulsion qu'a Dieu de lui, est comme obligé, pour l'extérieur, de continuer à faire toutes les actions saintes... Ainsi je parle au nom de Dieu et ce n'est pas Dieu qui parle en moi ; je le porte en mon habit, en mon autorité, en mon apparence, et je ne puis que pleurer si, en rentrant en moi, je mesure l'abîme qui nous sépare".

Et si cela ne suffisait pas : “une grande crainte de Dieu, une incrédulité continuelle sur tout, beaucoup de sécheresse, beaucoup de sentiments mauvais et l’effroi qu’ils me causent sur mon état. La communion me coûte ; je ne sais si c’est ma faute, mais je me sens toujours comme n’ayant point de Dieu, ou comme étant rejetée de Lui”.

Vous êtes pourtant la même qui disiez de votre première communion qu’elle vous avait fait entrer dans une autre vie : “il me semblait que mes yeux se fermaient à tout ce qu’ils avaient vu jusque là pour s’ouvrir à Celui qui, seul, m’était tout”.

Comment faire tenir ensemble ces deux certitudes qui nous habitent : celle de la paix offerte par le Père à ses fils et à ses filles, et celle de ne pas être capable de vivre en paix, dans cette paix ?

Au lecteur surpris de ces revirements de l’humeur, de cette sorte d’incohérence entre ce qui est dit et ressenti un jour et ce qui est avoué et pleuré un autre, je voudrais dire qu’il lui faut accepter d’entrer dans un mystère intérieur pour comprendre ce qui se passe dans l’âme de ceux qui aiment Dieu. Les étapes du parcours sont un peu difficiles à identifier ; elles sont surtout pénibles à vivre.

La découverte personnelle de l’amour personnel de Dieu pour chaque homme et chaque femme est toujours un extraordinaire moment de paix et d’allégresse. Que ce soit après la chute d’un cheval qui laisse aveugle, derrière la colonne d’une cathédrale, ou lors d’une première communion, ce moment revêt toujours les habits de la grâce paisible. Paix et grâce font que la vie change de trajectoire et font naître une énergie qui pousse vers d’autres choix.

A l’amour donné ne peut répondre que la volonté de donner son propre amour. L’expérience est si forte qu’elle créera un réservoir le plus souvent inépuisable de fidélité pour poursuivre le don années après années, même quand la paix fuira, quand la grâce semblera se dérober, et quand il n’y aura plus que la fidélité, justement, pour prolonger la trajectoire.

Trois forces se sont apparemment liguées contre votre paix, Marie-Eugénie, au point que celle-ci vous a par moments abandonnée. La première est la responsabilité, la seconde est votre exigence, la troisième ressemble fort à de la jalousie à votre égard.

Passons vite sur cette dernière : vous étiez femme, vous étiez intelligente, cultivée, vous n'aimiez pas le conformisme pieux. Ils ont été trop nombreux ceux qui crurent pouvoir vous diriger et utiliser votre charisme selon leurs besoins qui n'étaient pas ceux de votre mission.

J'écris : "passons vite", parce que ces sentiments étaient ceux de quelques-uns et pas les vôtres, et qu'ici seuls vos sentiments m'intéressent. Il est facile de passer vite dans un livre, il l'est moins quand, dans sa vie, ces mouvements auront été récurrents : ils font toujours souffrir les âmes conduites par l'idéal.

Une des missions essentielles de ceux qui se veulent d'Eglise est de confirmer leurs frères dans leur foi, dans leur charisme, dans leur mission. Il est sinistre de constater combien trop souvent, pour vous et pour d'autres, les âmes pieuses sont habiles à faire douter, à faire pleurer, à malmener.

Passons, néanmoins.

La seconde force est la responsabilité. Il faudra un jour décrire ce qu'est la vie intérieure de ceux qui, dans la foi, exercent une responsabilité importante à l'égard d'un grand nombre. Plus la charge est lourde, plus la paix est prompte à s'échapper : les sollicitations laissent peu de loisir à ces personnes pour s'occuper d'elles-mêmes.

Le souci et le zèle aboutissent facilement à la solitude qui vient de ce que l'on rencontre trop de gens, trop de situations différentes, sur un rythme effréné. Paradoxalement, être en relation avec trop de gens provoque une solitude plus forte que celle des solitaires.

De la solitude naît l'inquiétude. Si on n'y prend garde, l'inquiétude devient dévorante, car on la retourne vers soi sans s'en rendre compte. On ne s'inquiète plus seulement de sa mission, on en vient à ne plus se connaître soi-même, à ne plus s'expliquer les sentiments nouveaux qui surviennent.

La troisième force est l'exigence. Plus on contemple avec acuité et ravissement l'amour de Dieu à soi donné, plus le reste paraît pâle et gris. Plus insignifiante paraît la réponse que l'on parvient à formuler. Cette insignifiante que l'on se reproche est une réelle souffrance qui dure, même si on se rend compte un jour que l'on a eu tort de s'y laisser piéger.

Ces deux dernières forces, votre responsabilité et votre propre exigence, se sont conjuguées avec violence. Comme supérieure, il vous a fallu dire le bien alors que vous vous jugiez vous-même en comparaison de ce bien que vous perceviez : vous vous sentiez si éloignée de ce que vous aviez vu et de ce que vous enseigniez ! Cette distance est dure à vivre pour les âmes honnêtes qui se martyrisent pour se punir.

Que pourrais-je vous dire, Marie-Eugénie, maintenant que vous connaissez la paix infinie ? Simplement ce que vous disiez vous-même quand le temps fut un peu passé : "je suis toute différente de ce que j'étais autrefois. Je n'ai nulle envie de parler de moi, j'aimerais mieux faire des économies sur mon temps pour parler à Notre Seigneur". Puis : "je regarde Notre Seigneur".

Nous passons trop de temps à nous regarder, à nous parler à nous-mêmes de nous-mêmes. Notre inquiétude devant le Père est le plus souvent une inquiétude devant nous-mêmes : nous nous jugeons par rapport à l'idée que nous nous faisons du jugement du Père sur nous, sans nous rendre compte que nous sommes bien plus sévères que lui !

Le bien n'est pas l'amour. Le bien est ce que nous aimerions être. L'amour est ce qui nous fait être. Le bien est parfois guidé par notre fierté, voire notre orgueil. L'amour est reçu, il dissipe nos prétentions même les plus dignes.

Pardonnez-moi, mais vous aviez tort quand vous écriviez en pleine force de l'âge : "Tout mon intérieur est en ce moment vide de Dieu d'une manière qui m'épouvante".

Je vous comprends, mais vous aviez tort. Cela ne dépend pas de vous, ni de moi, ni de personne que Dieu soit absent ou présent dans notre âme. Votre âme ne peut être vide de Dieu, comprenez-vous ? Ce n'est dans le pouvoir de personne. Dieu est là, inépuissamment ; c'est votre foi, c'est notre foi. C'est son être même que d'habiter l'âme de ceux qui le cherchent et veulent l'aimer.

Vous aviez raison, en revanche, quand vous écriviez à un autre moment : "tout lui est possible, et c'est une fausse humilité que celle qui ne veut pas se reposer dans sa force".

J'ai éprouvé de la tristesse lorsque j'ai mesuré ce que vous aviez enduré, un temps de votre existence, à cause de votre foi. Si celle-ci n'avait été aussi exigeante, vous n'auriez pas autant souffert. Si elle avait été plus abandonnée à ces moments-là, vous auriez plus tôt connu la paix.

Tout croyant est vulnérable à cette tentation de croire que le Père regarde ses enfants comme ils se regardent eux-mêmes. Les ravages ne sont pas minces qui viennent de cet ultime obstacle à la "foi confiante". Notre vie est faite de combats jusqu'au moment où nous découvrons qu'il y a des combats qui sont montés de toutes pièces, artificiellement fabriqués par notre zèle et nos bonnes intentions.

La force du Père est comme sa paix : infinie. S'y reposer est, je le crois avec vous, l'étape aboutie de la foi. S'y reposer, le regarder. Tout attendre de lui, et pas de moi, pas de nous. Le voir à l'œuvre en nous tandis que nous nous reposons en lui.

Le repos vient après les combats, la paix après la guerre. Vous étiez une combattante. J'imagine sans mal le regard que le Père portait sur vous tandis que vous combattiez, l'affection dont il vous entourait, l'impatience qui était la sienne alors qu'il désirait, pour vous qu'il aimait, cette paix qui, parfois, tarda, tandis que vous l'offriez à tant de vos sœurs, tandis que vous la leur désigniez par vos enseignements.



# Volonté

La volonté de Dieu n'est pas une mince affaire, et, si elle est réelle et précise, elle est tellement discrète que les âmes pieuses peuvent avoir quelque tentation à décider d'elles-mêmes que c'est Dieu qui décide par leur bouche.

J'emploie l'expression "âmes pieuses", non par dédain moderne pour des pratiques qu'il serait facile de moquer, mais parce que vous-même l'avez utilisée, exprimant une méfiance sans borne pour ces prêtres "pieux" qui ne prenaient pas la juste mesure de la largeur de la foi...

Vous m'avez fait rire, Marie-Eugénie, quand j'ai lu ce que vous écriviez à l'une de vos sœurs : "vous me dites que ce n'est pas la volonté de Dieu que vous alliez construire ces nouveaux bâtiments ; mais aucune de vous n'a été au ciel pour s'en assurer". La répartie est cinglante et révèle plus qu'un énervement à l'égard d'un retard ou d'une opposition isolés. L'on sent que c'est toute une tendance qui est ici stigmatisée : vous avez eu à traiter avec trop de personnes qui se servaient de Dieu pour conforter leurs opinions ou leurs comportements.

Il y a une religion insupportable, et vous l'avez rencontrée ; elle consiste pour certains zéloteurs à détourner Dieu, et l'amour, le respect ou la crainte qu'ils inspirent à certaines personnes, à leur profit.

Car derrière ce rappel à l'ordre adressé à l'une de vos sœurs qui rechignait à mener la mission qui lui était confiée, c'est la relation de l'homme et de la femme à Dieu qui est en cause. Combien de fois n'avons-nous pas dit : "que ta volonté soit faite". Il ne suffit pas de vouloir, il faut savoir aussi, et ce n'est pas plus facile.



Que veut Dieu de nous ? Avant d'acquiescer, nous aimerions discerner.

Pour celui qui exerce une responsabilité sur les gens ou pour celui qui cherche seulement à se diriger lui-même, connaître la volonté de Dieu est un même défi, et ni l'un ni l'autre n'en finissent jamais de s'interroger s'ils font bien.

Vous avez gouverné, vous avez voulu, vous avez décidé, comme bien peu de femmes de votre époque ont eu l'occasion de décider, de vouloir et de gouverner. Et vous avez donc exercé un pouvoir, réel, tangible. Comment saviez-vous, Marie-Eugénie, que vous serviez les desseins de Dieu et non les vôtres ?

Vous n'avez pas fui le pouvoir de décider qui était le vôtre et vous avez exhorté vos sœurs et vos proches à l'exercer tout autant quand ils en avaient la charge. A telle sœur : "je suis fort contente que vous teniez à gouverner par vous-même et à ne pas vous laisser gouverner". Au Père d'Alzon, fondateur des Pères de l'Assomption : "je ne comprends pas une supérieure sans influence et un gouvernement sans unité". A propos du même, ce regret : "il n'y a pas assez d'autorité chez nous ; le Père d'Alzon le dit quelquefois, et ne soutient jamais cette autorité".

Puisqu'on en a la charge, il faut commander.

Je crois que plus on veut la volonté de Dieu, sincèrement, en profondeur, moins on se sent autorisé à décréter qu'on la fait réellement. On s'efforce au contraire de se mettre dans un état d'esprit et de cœur qui consiste à se méfier de soi-même : "si quelqu'un a besoin de ne pas s'appuyer sur soi-même, ce sont les supérieures. Elles ont besoin plus que les autres d'être gouvernées par l'Esprit de Dieu, de vivre et d'agir sous son influence". Et encore : "s'il y a un poste où il faille nourrir en soi l'esprit et la vertu d'obéissance, c'est celui de supérieure".

Pourquoi, à l'égard des autres comme à l'égard de soi-même, ne peut-on affirmer, sans risque de se tromper : telle est la volonté de Dieu ?

Parce que la volonté de Dieu ne nous est pas donnée au long de nombreuses prescriptions, parce que le plus grand commandement de la Loi de Dieu désigne une adhésion à une personne et non le respect d'un code : tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit.

La volonté première de Dieu est d'être aimé, et la seconde est que le prochain le soit aussi. L'amour, quel qu'il soit, est risqué car Dieu nous laisse trouver par nous-mêmes les expressions de ce qu'il nous demande avec insistance.

Vous écrivez : "je ferai tout comme si tout dépendait de moi, mais en même temps je laisse tout à Dieu, sachant qu'il ne se fera que ce qu'il voudra".

C'est bien du même risque que nous parlons tous les deux. Nous avons la responsabilité de donner une réalité, un contenu, aux commandements de Dieu. Nous avons la responsabilité de les faire advenir. Nous prenons le risque de tenter de connaître sa volonté sur les autres et sur nous-mêmes, mais nous éprouvons instinctivement une méfiance à l'égard de notre discernement.

Nous marchons, mais nous sentons la précarité de notre itinéraire. Nous décidons, mais nous prions le Père de contrarier notre volonté et notre décision s'il juge qu'elles s'opposent à son plan à lui. Nous lui demandons de corriger la trajectoire que nous avons dessinée.

Aucun chrétien ne peut être propriétaire ni de la volonté de Dieu, ni de sa propre décision, tant il sait celle-ci nécessaire mais en même temps fragile. Nous devons discerner, mais nous refusons d'être esclave de cette décision transformée en volonté.

Vous avez, Marie-Eugénie, longuement et fréquemment, médité sur la passion. Nous partageons, je le sais, une même émotion devant cette prière du Fils : Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe. Cependant, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se fasse.

Tout est dit en trois mouvements de l'âme. Eloigne, si tu veux, cette coupe. Première recherche de la volonté du Père : si tu veux.

Mais conscience immédiate que ce "si tu veux" n'est pas complet, qu'il coexiste encore avec ce désir venu du fond de l'angoisse : éloigne cette coupe.

Alors, abandon devenu total qui accepte de voir contrarié le désir, réaffirmation définitive de la disponibilité : cependant, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se fasse.

Nous passons notre existence à balancer entre les deux premiers mouvements : le désir légitime d'être ce que nous croyons devoir être et la recherche du désir de Dieu sur nous. L'un et l'autre, bien loin de coexister chacun de leur côté, se nourrissent mutuellement. Ils ne trouvent leur synthèse harmonieuse que lorsqu'ils se laissent dépasser par le troisième mouvement qui est celui de la disponibilité offerte.

"Cependant, ta volonté". Malgré votre intelligence, votre énergie, le sens de votre responsabilité, avec tout cela, vous avez tenté de toujours ajouter, au creux de vos décisions, au milieu de vos projets, ce "cependant" qui change tout. Cependant, que ce ne soit pas notre volonté, mais la sienne qui se fasse.

Vous en avez fini de ces interrogations là où vous êtes maintenant. Nous essayons de vous suivre au fur et à mesure que nous obtenons un peu plus de notre générosité.

# Dégagement

Croire que Dieu existe ne suffit pas. Je veux dire : ne me suffit pas, pas plus que cela ne vous a suffi, Marie-Eugénie. Quand on y regarde de près, croire seulement que Dieu existe a été le drame de votre siècle et du mien.

Il y a un abîme entre “croire que” et “croire en”. Bien des choses qui vivent dans le monde ne me sont rien : elles existent sans doute, mais ne me touchent pas, n’ont aucune influence sur mon comportement. Je crois volontiers que la terre est ronde, puisque tant de personnes s’accordent à le dire, mais je m’en moque éperdument : je poursuis ma vie sans m’en préoccuper.

Il en est de même pour Dieu. On peut accepter son existence comme une réalité et avancer dans sa propre destinée sans y prendre garde outre mesure. Mais il peut survenir que Dieu devienne quelqu’un pour soi, se pare d’un visage, acquière une voix. Il ne se contente pas d’exister comme un on-dit, comme une chose entendue. Il existe pour celui qui l’accepte. Il s’introduit dans son existence, y trouve sa place, l’habite d’une présence indéniable.

Avez-vous remarqué que l’on accepte certaines choses de personnes que l’on aime que l’on ne supporterait pas si elles nous venaient d’inconnus ? Vous avez, Marie-Eugénie, des phrases inacceptables pour parler de Dieu. Inacceptables pour ceux qui se contentent de croire que Dieu existe, mais d’une allégresse profonde pour ceux qui L’aiment.

“Tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu : les fautes, les difficultés, les peines, les ennemis, le démon, les épreuves, les tentations, la santé, les impuissances...”

Autrement dit, ce qui nous fait du mal nous fait finalement du bien. Inacceptable pour ma conscience d'homme d'aujourd'hui. Inacceptable ? Pas tant que cela.

J'ai pris vos textes, Marie-Eugénie, non pas comme des textes mais comme des confidences que vous m'adressiez à travers plus d'un siècle. Eh bien, confiance pour confiance, acceptez les miennes : elles vous disent ce que vous m'avez dit.

Je suis comme chacun. Je connais la tristesse, mais mes tristesses sont sous le regard de Dieu. Je rencontre la déception, mais mes déceptions sont éclairées de sa lumière. Je suis par moments frappé de fatigue, mais mes fatigues me font tituber près de Lui. J'hésite plus souvent qu'à mon tour, mais mes hésitations se fracassent contre sa certitude.

Je ne suis ni protégé, ni inatteignable, ni mieux, ni pire, mais je suis en Lui. Mon calme paisible est en Lui, ma colère est en Lui, ma force et mes faiblesses, mes incompréhensions et mes visions. Mes exaspérations et mon amour, ma fidélité et mes lâchetés. Je suis en Lui.

Je ne perds rien de ma liberté, et parfois celle-ci me pèse. Je me donne et je me reprends, je connais le mieux et le pire.

Rien de cela n'est capable de m'ôter ce qui m'appartient par faveur individuelle : je suis son fils. Je suis né de Lui, en Lui, par Lui.

Je m'éloigne souvent de Lui, mais c'est de Lui que je m'éloigne. Il reste le point de repère par rapport auquel je me déplace.

Lui ne disparaît pas, c'est moi qui m'écarte. Il reste celui qui est, même si je me sépare de Lui. Je veux dire qu'il n'est pas effacé, que c'est toujours par rapport à Lui que je me situe même si c'est en m'éloignant.

Cette faveur individuelle est aussi la vôtre, Marie-Eugénie. Elle est celle de tout homme et de toute femme de tous les temps.

Vous avez laissé à vos sœurs un texte qu'elles chérissent et dont le titre mérite explications : "Du dégagement joyeux des choses terrestres".

Nous sommes de la terre, et nos "choses terrestres" sont bien entremêlées : tristesse, joie, épreuve, félicité, générosité, replis, amour, haine, paix, guerre...

La physique et l'astronomie nous ont appris que la terre était enveloppée par le ciel, que l'univers ne tournait pas autour la terre, mais que celle-ci tournait autour de la lumière du soleil.

Ce qui est vrai en physique l'est dans le domaine de l'âme. Notre âme n'est pas le centre du monde, elle n'est pas la fin et le commencement de tout. Elle tourne par rapport à un centre de gravité : son soleil est la lumière du regard de Dieu, le ciel qui l'enveloppe est l'amour du Père.

La terre a eu du mal à accepter ce que lui disait Galilée : elle n'est pas le centre du monde, elle dépend d'ailleurs. Nous avons de la difficulté à comprendre que nous ne sommes pas le centre de nous-mêmes. Notre équilibre a besoin d'un ailleurs.

Nous avons besoin de nous dégager de l'attraction terrestre. Nous sommes appelés, pour connaître la joie, à ne pas faire des choses terrestres le début et la fin de notre existence.

Il y a autre chose que nous, que nos sentiments et nos refus, nos ambitions et nos déceptions, nos tristesses et nos obligations. Il y a plus que tout cela. Il y a tout cela, certes, il ne s'agit pas de le nier, mais il y a autre chose.

Vous dites dans ce texte : "je ne suis pas faite pour la terre". L'attraction terrestre ne peut avoir le dernier mot selon vous. Elle ne le doit pas. Elle ne l'a pas.

Croire en Dieu c'est croire que les choses terrestres n'ont pas le dernier mot. C'est totalement différent que croire seulement que Dieu existe, là-bas, assez loin, dans un monde différent. Croire en

Dieu, c'est monter d'un étage, sortir du seul rez-de-chaussée qui est le niveau des seules choses terrestres.

“Pourquoi ne pas avoir un dégagement joyeux ? Puisque Dieu est un Père, ayons confiance en lui, montons vers celui qui est la bonté infinie et dont la miséricorde l'emporte sur la justice.”

Monter vers la bonté infinie. Préférer l'infini au fini contre les murs duquel nous passons notre temps à nous heurter avec violence. Ces heurts qui nous font mal. Se dégager de l'enceinte des murs qui veulent nous garder enfermés dans le fini.

Monter vers l'infini. Nous dégager de l'attraction terrestre. Refuser de penser que la terre est la fin de tout, notre fin implacable.

Monter vers la bonté. Monter un peu d'abord pour se donner plus de chances de la voir, de la découvrir. Se laisser attirer par elle. Se dégager de ce sentiment que nous avons trop souvent, cette croyance selon laquelle “les fautes, les difficultés, les peines, les ennemis, le démon, les épreuves, les tentations, la santé, les impuissances” ont le dernier mot.

Commencer par vivre toutes ces “choses terrestres” en Lui, sous son regard. Accepter que ces choses terrestres soient entourées d'un ciel, qu'elles ne soient pas le tout du monde. Croire que la joie existe dans la tristesse, parce que, lorsque nous sommes tristes sur la terre, nous pouvons être joyeux, en même temps, en Dieu.

Nous sommes joyeux parce que nous sommes en Lui. La tristesse irrémédiable, définitive, désespérante, serait de vivre la tristesse de la terre sans qu'il y ait l'amour du Père, sans qu'il y ait son regard d'amour qui nous enveloppe.

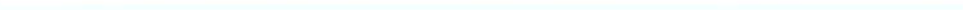
L'horreur serait que les tristesses de la terre soient le seul horizon, l'horizon fini de la terre. Le désespoir serait que nous ne vivions qu'au rez-de-chaussée, sans croire qu'il y a un étage au-dessus. L'étage de l'infinie bonté.

Croire que Dieu existe, c'est croire que cet étage supérieur n'est atteignable qu'après la mort. Croire en Dieu, c'est croire que l'étage est d'ores et déjà ouvert.

Les choses terrestres ne sont pas la règle de la terre. Les règles imposées à notre vie jusqu'à notre mort. Des règles qui ne céderaient qu'après notre mort.

Marie-Eugénie, croire en Dieu, c'est croire que l'on peut se dégager joyeusement des choses terrestres.





# Tendresse

Dussé-je me brouiller avec la moitié de la planète, je suis obligé de constater que l'amitié, la tendresse, la solidarité sont plus présentes et palpables dans les groupes féminins que dans ceux qui réunissent des hommes.

Ce qui me semble vrai pour l'ensemble du genre humain est largement confirmé dans l'Église, si on fait exception des communautés monastiques où les différences sont moins criantes.

J'aime, Marie-Eugénie, la tendresse que révèlent vos lettres à vos sœurs. J'aime, Cristina et vous mes sœurs qui êtes de l'Assomption, l'affection qui, spontanément, naît des rencontres.

Ce n'est pas un hommage que je cherche à rendre ici. Cela va beaucoup plus loin. Je suis en train de dire qu'il y avait chez vous, Marie-Eugénie, qu'il y a aujourd'hui à l'Assomption, une manière d'être l'Église qui me semble inspirante.

Les hommes sont souvent préoccupés de vérité, tellement préoccupés qu'ils font volontiers la guerre pour elle. Les femmes en ont tout autant la préoccupation, mais, pour elles, la vérité est aussi dans le comportement ; et la guerre n'est pas un comportement de vérité.

Les hommes ont un chemin à suivre, ils regardent les obstacles qui s'opposent à eux ou les ralentissent, et ils les font tomber à tout prix. Les femmes regardent le chemin mais aussi le paysage alentour : il est aussi important pour elles que la destination.

Marie-Eugénie, vous aviez du cœur et vous n'aviez pas peur

d'en montrer la tendresse : "je puis vous assurer que mon cœur est surtout un cœur de mère", "mon cœur est si bien à l'aise avec vous".

Vous aimiez écrire, je l'ai déjà dit, et bien peu nombreux sont ceux qui ont tout lu. Vous écriviez longuement souvent à vos sœurs, parfois plus court.

Toutes avaient droit à votre affection qui n'était pas pesante. Vous répondîtes un jour à votre "double", Thérèse-Emmanuel : "enfin une grande lettre de votre féminine et un peu paresseuse majesté".

Tendresse roborative par moments : "vous avez fait, avec de bonnes intentions, la plus considérable des sottises". Humour privé aussi : "j'ai remis à Madame d'A pour vous un paquet dont j'aime autant qu'elle ignore le contenu. J'ai donc cacheté la ficelle. Ce sont des sucres d'orge".

Pourquoi ce détour par de simples phrases d'affection, quelques taquineries, une franchise qui vaut mieux que des bruits de couloir ? Parce qu'il me semble que nous avons besoin de retrouver cette spontanéité de sentiments à l'intérieur de la famille des croyants.

Sans que ce soit une généralité, il faut bien avouer que nous commençons tout juste dans l'Église depuis une vingtaine d'années à vouloir retrouver des relations à peu près normales entre prêtres, "laïcs", religieux.

Je ne dis pas qu'il n'y avait pas d'amitié, de respect, ou d'entraide auparavant, mais simplement que chacun s'était vu attribuer un rôle et que tout le monde tenait à ce que tous y demeurent : chacun son métier et le troupeau sera ien gardé. Le problème est qu'à force, le troupeau a diminué en nombre.

Il y a à l'Assomption une ambiance bien différente et une toute autre conviction : l'amitié y est offerte, elle n'est pas donnée au bout d'un long apprentissage. Elle n'est même pas une obligation

au nom d'un commandement, elle est expression de soi, témoignage d'une vie de l'intérieur.

Le Royaume est entre nous déjà : il est possible de le vivre comme tel. Le bonheur n'est pas seulement pour le ciel : l'Église doit être un lieu privilégié pour le vivre. L'Église n'est pas une entreprise de salut pour plus tard, elle est anticipation de celui-ci car elle en a reçu le don.

Le vocabulaire, bien souvent, ne trompe pas. Quand, dans les époques anciennes, on a voulu manifester ce que devaient être les sentiments qui unissaient des religieuses ou des religieux, on a inventé un joli mot : frère, sœur. Devenir frère ou sœur au nom d'un même Père, le cadeau est beau.

Le temps passa, ces deux simples mots qui désignaient l'affection se transformèrent progressivement en "titres" avec tout ce que cela manifeste de distance installée, de bourgeoise politesse. On ne fut plus frère ou sœur, mais on devint Mon Frère, Ma Sœur. Et, à force de dire Ma Sœur, on est bien proche de ne plus être frère le moins du monde.

Ces subtilités de vocabulaire sont miennes, mais elles résonnent de la même manière qu'une préoccupation toujours présente, et depuis longtemps, à l'Assomption, qui consiste à vouloir être entouré d'Amis : les Sœurs et les Amis de l'Assomption. Pas seulement des Amis pour aider, soutenir, se charger de quelques tâches plus en rapport avec leurs compétences, mais Amis d'abord pour l'amitié.

Bien sûr, chacun possède son style de vie, ses obligations et ses engagements, et cela se traduit toujours par ces termes pour moi de moins en moins supportables : "religieuses" d'une part, "laïcs" d'autre part. Insupportables parce que je suis, à n'en pas douter, un "laïc". Cela m'empêche-t-il donc d'être religieux ? Non pas religieux comme une fonction, mais simplement comme l'expression de mon âme de fils de Dieu qui veut louer son Père ?

Depuis longtemps, je vous appelle mes sœurs sans que j'y mette de majuscule lorsque je parle de vous, parce que justement vous n'êtes pas pour moi des Sœurs de fonction, mais parce que vous êtes mes sœurs qui portez l'habit de l'Assomption. Fils et filles du même Père, nous sommes obligatoirement frères et sœurs, mais nous le sommes aussi pour le simple bonheur de l'être.

Vous dirai-je ma conviction intime à ce propos ? J'aime à être de l'Assomption parce que là, avec vous, je sais que nous formons vraiment l'Eglise. D'une certaine manière, nous reformons l'Eglise en lui donnant, là où nous sommes, le visage qui est le sien par grâce du Père : celui de la tendresse partagée.

La liberté de ton, Marie-Eugénie, ne s'est pas éteinte après vous. La tendresse du cœur n'a pas disparu quand le vôtre a cessé de battre. Le respect que vous inspiriez continue d'être partagé.

Les crises n'ont pas manqué de votre vivant comme après votre mort, mais je ne serais pas autrement surpris si vous ne distinguiez de là où vous êtes aujourd'hui à quoi est destinée votre Assomption : travailler à rendre à l'Eglise de ce siècle qui s'annonce son visage originel fait de tendresse et de liberté partagées.

Pardonnez à un "laïc" de se mêler de ce qui ne le regarde pas. Considérez la bonne volonté d'un Ami de l'Assomption. Acceptez des frères comme vous avez suscité des sœurs.

# *Voyage Intérieur (2)*

Fondation faite, même modeste, il reste à vivre. Le but de la congrégation est l'éducation des jeunes filles de milieux aisés. Des milieux dont l'aisance recouvre de respectabilité le vide intérieur d'une certaine classe sociale du dix-neuvième siècle.

## *Le droit de prier*

En 1839, aucune jeune fille à éduquer n'est encore présente. Ce n'est pas l'œuvre dont il s'agit alors, mais tout simplement de vivre en religieuse, de se former. L'office des heures, comme pour les moniales cloîtrées. Cela effraie un peu les autorités religieuses qui comprennent mal que l'on puisse à la fois avoir une vocation active d'apostolat et une vie de prière intense, vie contemplative soutenue par le silence, les offices et l'adoration. Elles trouvent, ces autorités, qu'il faut diminuer le rythme de prière pour sauvegarder l'équilibre de la congrégation.

Ces nouvelles religieuses sont bien jeunes. La fondatrice, qui n'est pas encore supérieure, a vingt-deux ans : il faut protéger cette jeunesse des enthousiasmes déraisonnables.

Il est étrange de constater qu'un des premiers combats de la jeune communauté sera d'obtenir le droit de prier...

L'inquiétude demeurera un certain temps, et Marie-Eugénie devra défendre, parfois sèchement, ce droit : "Monseigneur, notre vocation à nous est surtout de joindre la prière à l'action".

"Notre vocation à nous". Laissez-nous vivre...

Elles sont quatre, puis six, elles prient l'office. C'est là que tout

se fonde, même si c'est déraisonnable. Elles étudient aussi. Et elles font le travail matériel. On se lève à quatre heures du matin...

Et elles sont visitées. D'une manière incroyable : on voit passer Chateaubriand, Madame Récamier, et Ozanam, et Montalembert. C'est tout de même un peu surprenant ce beau monde qui vient ainsi. Ce sera une des caractéristiques de la congrégation d'avoir des amis partout, d'être entourée, soutenue, autant par des gens bénéficiant d'une certaine célébrité que par les autres qui sont sans doute plus commodes à vivre que les premiers.

Marie-Eugénie est élue supérieure en 1841. Elle le restera jusqu'à sa mort, même si elle sera, quatre ans avant celle-ci, déchargée du poids de la direction de la congrégation par une "vicaire générale".

Elle a vingt-quatre ans, et elle se rend compte que l'instabilité chronique de l'inspirateur, l'abbé Combalot, les mène au désastre. L'archevêque de Paris s'aperçoit du même danger et nomme un supérieur à la place de l'abbé Combalot. Celui-ci refuse de se soumettre, et, pour n'avoir pas à le faire, demande à la jeune communauté de partir avec lui en Bretagne.

Marie-Eugénie et ses sœurs refusent ; l'abbé Combalot part.

Je crois qu'il y a des arrachements qui sont fondateurs ou, à l'inverse, des fondations qui forcent à l'arrachement. Rien de grand, en effet, ne se réalise sans qu'à un moment ou à un autre il y ait rupture. Rupture avec un monde, rupture avec un style de vie, rupture avec une famille ou des maîtres. Rupture avec un confort intérieur.

Fonder du neuf, c'est ne plus se contenter de l'ancien. L'ancien contente trop de personnes, car dans l'habitude réside le confort. Les gens n'aiment pas que l'on trouble l'habitude ou le confort.

Fonder dans le domaine religieux c'est se reconnaître instrument d'une autre volonté ; c'est donc devoir admettre que

l'on n'est propriétaire de rien, ni de son intuition, ni de son succès, ni de ses espoirs. C'est d'une pauvreté absolue.

L'abbé Combalot connaît, alors qu'il est rejeté, cette pauvreté d'être dépossédé. Marie-Eugénie connaît la pauvreté d'avoir dû décider contre celui qui a fondé, de le déposséder en quelque sorte, et de se retrouver sans guide : "je pleure comme un enfant". Elle est un enfant qui se charge du poids des grandes personnes.

### *Aucune chance de succès*

Le poids est lourd en ces mois-là : il y a peu de postulantes pour venir renforcer le groupe. Les autorités religieuses s'inquiètent, proposent de renoncer à la fondation et de "recaser" (je ne vois guère d'autres mots) les jeunes sœurs égarées dans d'autres congrégations. Marie-Eugénie défend le projet qui n'était pas d'elle mais qu'elle a fait sien.

Elle affirme sa vocation et donne à méditer aux officiels quelques vérités assez senties : "les hommes (d'un certain milieu) n'entrent pas dans les églises, les femmes y vont à deux heures pour la foule et la toilette... Que fera-t-on pour remédier à cela ?"

Je me demande avec amusement comment de telles déclarations ont été reçues par des hommes, des clercs, des officiels de la vie religieuse de l'époque.

Comme, décidément, cette jeune femme ne manque pas de tempérament, elle finit sa lettre par deux remarques, l'une assez impertinente dans le fond si elle est respectueuse dans la forme, et l'autre incroyablement pertinente du point de vue de la vérité de la foi.

Elle écrit : "je me reprocherais presque, mon père, d'avoir osé vous dire si longuement et si hardiment nos sentiments si je ne croyais accomplir en cela votre volonté". Puis, dix lignes plus bas : "nous sommes convaincues qu'il n'y a pas en nous la sainteté que demandent les œuvres de Dieu, et je ne saurais m'étonner d'aucune espèce d'échec".



Les hommes, d'habitude, entreprennent avec l'idée de réussir. Les enfants de Dieu savent qu'ils n'ont aucune chance, par eux-mêmes, d'obtenir le moindre succès. C'est une différence que j'aime.

Les dits supérieurs ne s'y trompent pas : ils reconnaissent où l'obstination de Marie-Eugénie prend sa source. Ils la laissent continuer.

Les premières élèves arrivent à la rentrée de 1842. Elle établit pour elles des principes d'enseignement, elle qui, pour s'enseigner, a plus connu le vagabondage inspiré que les principes arrêtés.

Elle dirige ses sœurs spirituellement, matériellement, maternellement. C'est sans doute dans ces moments-là qu'une fois pour toutes s'installe cet esprit propre aux sœurs de l'Assomption : humour roboratif, tendresse, affection ; aimer son prochain n'est pas désincarné.

### *Des apôtres, non, des hommes*

Marie-Eugénie continue de faire un peu peur à certains. Il faut dire qu'un cléricisme répandu à l'époque semble avoir peur facilement. Elle découvre ce que chacun doit bien découvrir un jour : l'Eglise est, heureusement, largement, meilleure que la somme des personnes qui lui appartiennent.

Elle écrit : "les membres de cette Eglise, je ne les connaissais pas, je rêvais de trouver en eux des apôtres, je devais n'y trouver que des hommes".

En la lisant, on se rend compte que le débat, finalement, était assez bête. Vivre dans la pauvreté, éduquer, et prier à un rythme soutenu, cela ne paraissait pas normal. On aurait voulu que ces religieuses choisissent, se spécialisent en quelque sorte. Marie-Eugénie voyait que tout était lié, et qu'en fait de spécialisation, c'était une amputation qui leur était proposée.

Elle parlera de cela avec le Père d'Alzon, vicaire général à Nîmes qui fondera un peu plus tard les Pères de l'Assomption. Ils s'écriront, se rencontreront, conjugueront leurs intuitions. Jeune religieuse d'un côté, responsable ecclésiastique de l'autre : aucun ne dirigera l'autre, ils dirigeront leur regard dans la même direction.

Période de crise intérieure. Précoce, j'allais dire. De ce genre de crise que l'on s'attend à constater au détour de la quarantaine, et qu'elle connaît avant trente ans. Crise inévitable en quelque sorte quand l'intuition intérieure semble s'opposer au raisonnable ambiant, quand on ne veut pas ruser avec soi-même et que l'on refuse les accommodements d'une religion dont la tiédeur révèle le conformisme et le manque de perspective.

Crise, mais profession perpétuelle à 27 ans. Les vœux sont classiques. Classiques si l'on peut dire quand on en mesure le poids : pauvreté, chasteté, obéissance. Elle en ajoute un quatrième : "consacrer ma vie à l'extension du règne de Dieu".

Le pensionnat s'agrandit. Elle le veut pauvre. Le Père d'Alzon lui dit : "un pensionnat trop pauvre rebute les parents d'élèves". Elle rétorque : "un pensionnat somptueux dégénère bientôt en hôtel de luxe".

Ce succès qui s'affirme étonne. Quelques perles en témoignent, dites sur le moment ou prononcées après la mort de Marie-Eugénie : "votre mère avait vraiment une tête d'homme, toutes ses appréciations étaient vraiment lumineuses", ou encore : "il nous faudrait trois ou quatre hommes comme cette femme". Les hommages prennent parfois des tours étranges.

La congrégation se développe, elle aussi. Après une envie de fonder en Chine, on procède en 1849 à une fondation au Cap, qui ne tournera pas très bien : à la demande de l'archevêché, Marie-Eugénie se résout à fermer la fondation trop lointaine trois ans plus tard, la supérieure locale s'y refusera. La même année, une maison est fondée en Angleterre. Plus tard, ce sera d'autres maisons en France.

Bref, c'est, trivialement dit, le succès. C'est le succès aux yeux des observateurs. Je ne pense pas que ce soit le succès aux yeux de Marie-Eugénie. Il n'y a pas de succès pour ces âmes-là ; elles n'observent pas avec les mêmes yeux, elles ne calculent pas avec les mêmes unités de mesure. Il y a trop de distance entre ce qu'elles voudraient offrir à leur Dieu et l'inévitable imperfection de ce qui est réalisé.

Une première approbation des statuts de la congrégation est donnée par Pie IX en 1856. C'est une reconnaissance officielle. Une grande joie.

La famille de l'Assomption continuera à s'agrandir durant toute la vie de Marie-Eugénie, au sein du berceau d'origine, mais aussi dans des berceaux cousins : les Pères de l'Assomption, et, plus tard, les Oblates de l'Assomption, les Petites Sœurs de l'Assomption.

Si le dynamisme est étonnant, il n'est pas brouillon. Du moins du côté de Marie-Eugénie. Il lui faut résister à une demande enthousiaste du Père d'Alzon qui ne consiste en rien d'autre que de réunir des fonds pour acheter l'église du "tombeau" de la Sainte Vierge à Jérusalem. Etre de l'Assomption et respectueux de l'orthodoxie dogmatique comme l'était le Père Alzon, et concevoir un tel projet ne manque pas de surprendre l'observateur le plus bienveillant.

Il y a plus important : deux cents sœurs meurent pendant l'épidémie de tuberculose. Marie-Eugénie en accompagne beaucoup dans les derniers moments. Elle est leur mère, vraiment, et la place des mères est d'être au pied des croix.

# Importance

Nous n'avons pas souvent une haute idée de nous-même ; nous connaissons trop nos détours pour nous juger avec indulgence.

Vous qui pouvez être assez rude quand vous écrivez, vous savez aussi dire, Marie-Eugénie, ce qui console ou, mieux, ce qui élève. "Je voudrais que vous attachassiez à votre vie naturelle (...) une partie de l'importance dont Dieu l'honore. Je dis : une partie, car il n'y a pas une seule créature, même parmi les saints, qui ait attaché à son existence autant d'importance que Dieu y attache."

Nous sommes importants, dites-vous, et cette importance au regard du Père nous confère une dignité dont nous n'avons pas idée parfois, que nous nous refusons trop souvent.

Vous ajoutez : "tous les instants de votre vie sont précieux à ses yeux". Je vous le disais au début de ce livre : nous prions, vous et moi, et beaucoup d'autres, au même endroit. Nous faisons monter nos prières dans la même direction, à la même hauteur.

Ce Père, pour lequel tous les instants de notre vie ont plus d'importance que celle que nous leur accordons, est le même Dieu que nous aimons, vous et moi. Curieusement, il s'est passé, dans votre siècle comme dans le mien, que l'on a oublié ce qu'était le cœur de ce Dieu-là. On en a voulu faire un monarque soupçonneux, avare de cœur et prodigue en châtements.

Dans les moments les plus sombres, ceux où l'homme se déçoit, ceux où le monde le déçoit, ceux où ses affections le déçoivent, il est donné à celui qui se reconnaît fils du Père de croire, avec confiance, qu'au moins quelqu'un n'est pas rebuté par sa sécheresse et par son impuissance ou son échec. Ce quelqu'un est Dieu, le saint des saints, le créateur de toute puissance.

Nous partageons déjà cette conviction, Marie-Eugénie, mais vous m'avez poussé à aller plus loin. Vous m'avez donné l'idée de m'efforcer à un saut dans l'inconnu dont je n'avais pas l'idée. Regarder le monde, regarder ceux qui m'entourent, me regarder moi-même avec le regard le plus proche de ce que je peux imaginer être le regard du Père sur le monde, sur ceux qui m'entourent, sur moi-même.

Ne plus seulement regarder le visage du Père penché sur moi. Mais regarder de plus en plus avec le regard du Père. Etre comme le relais de son regard sur le monde. Comme la courroie de transmission de son affection pour ceux qui ne perçoivent pas encore son regard.

En effet, comment ceux qui n'ont pas l'idée de ce regard pourraient-ils en percevoir la chaleur, si ceux qui se déclarent chrétiens ne tentent pas de regarder comme Il regarde ?

Dieu nous regarde et Dieu regarde à travers nous. Nous tentons de regarder Dieu. Ceux qui nous entourent peuvent-ils le voir à travers nous ?

“Dieu a un regard constant, continu, sur chacun de nous”. J'aimerais avoir un peu de ce regard et le faire porter sur le monde qui m'entoure.

Regard qui voit d'abord et qui s'interdit de seulement glisser sur celui qu'il croise. Regard qui accueille ensuite, en se laissant atteindre. Regard qui réchauffe quand la vie est froide. Regard qui brille quand la joie se donne en partage. Regard qui pleure quand il n'y a plus que les larmes à offrir.

J'imagine qu'à force de vouloir être un “regard constant”, il me serait donné de regarder un peu comme Dieu nous regarde. Comme nous avons constaté, ensemble, qu'il nous regardait.

Je crois comme vous, Marie-Eugénie, que l'homme est sacré, à cause de “sa somme d'émotions, de pensées, de souffrances, de joies”. L'homme est sacré parce qu'il vit, et que vivre est une émo-

tion permanente, une tentative perpétuelle qui ne le laisse pas en repos, une peine profonde parfois et une puissante allégresse.

L'homme est sacré parce qu'il est. Il l'est par son origine qui est en Dieu. Il l'est parce qu'il est regardé par le Père. Votre théologie plus sûre que la mienne accepterait-elle de dire avec moi que le regard de Dieu est comme un sacrement pour celui sur lequel il se pose ?

Sacrement, acte sacré. Il n'y a pas d'acte de Dieu qui ne soit pas sacré, n'est-ce pas ? Le regard de Dieu nous consacre, comme ce regard du père qui tend les bras à son enfant qui revient après avoir tout essayé, tout dilapidé, tenté de vivre seulement par lui-même, ne se fiant qu'à ses seules ressources.

Pourrais-je apprendre un tant soit peu à regarder comme notre Père nous regarde ? Regard qui rendrait à celui qui l'a oublié la certitude qu'il est sacré. Sacré pour moi, ce qui n'est pas le plus important. Sacré pour Dieu surtout. Sacré pour lui-même, ce qui est nécessaire pour continuer à vivre.

Comment regardiez-vous le monde, Marie-Eugénie ? Comment regardiez-vous vos sœurs ? C'est le regard qui fait grandir, beaucoup plus que les discours ou les écrits.

Laisser le temps au regard quand tout se croise si vite. Me laisser regarder par le Père ; lui rendre ce regard. Me laisser traverser par son regard pour qu'il porte plus loin que moi, pour qu'il se reflète sur moi.

Les mots sont étranges : "si les hommes peuvent être touchés jusqu'aux larmes à la vue des souffrances d'une autre créature, que n'en est-il pas de Dieu qui est notre Père et notre Créateur, et qui suit chacun de nous avec bien plus d'amour".

Il suit chacun de nous. Suivre du regard. La vie de Dieu qui se rassemble en un acte incroyable : Il nous suit du regard. Chaque homme et chaque femme suivi du regard par son Père. Il nous suit du regard quand nous partons, quand nous nous éloignons, quand

nous cherchons, quand nous revenons.

Prodigieux regard. Tellement léger pour ne pas s'imposer à celui qui n'en veut pas. Tellement lumineux et chaleureux pour celui qui l'accepte, aussi éloigné qu'il soit, aussi égaré qu'il puisse être.

“Il n'est pas nécessaire pour attirer son regard et son amour que la créature soit douée de beauté, de grandeur, d'intelligence...” Nous n'avons besoin de rien faire pour attirer son regard, pour être important à ses yeux.

Vous dites bien, Marie-Eugénie : “nous n'avons pas besoin d'attirer son regard”. Notre besoin est bien différent : c'est celui de nous laisser attirer par son regard.

Regard du Père reçu par ses enfants. Regard du Père qui attire ses enfants. Cela a été votre vie, n'est-ce pas ?

# Se chercher

Nous aimons les longues poursuites, les quêtes sans repos, cette énergie dépensée à nous chercher, à nous vouloir selon nos rêves. C'est notre droit, je crois. Le désir nous pousse en avant : désir de s'établir, désir de briller, désir de confort, désir de certitude, désir de reconnaissance, désir de pouvoir, de richesse...

Ces désirs sont légitimes s'ils ne détruisent pas ceux que nous rencontrons sur nos chemins, s'ils ne se réalisent pas au détriment de l'autre.

La recherche de soi, cependant, peut-elle aboutir ? Y a-t-il un terme qui nous apporte la satisfaction ? Ou bien sommes-nous continuellement poussés plus loin, faute de nous être trouvés vraiment, ou simplement parce que nous nous décevons tels que nous nous sommes découverts ?

Vous avez aimé les anniversaires ; ils étaient pour vous les occasions de mesurer le chemin parcouru, de prendre d'autres orientations, de placer des jalons. C'était le jour de vos trente-trois ans, et vous avez eu ce mot savoureux : "je suis bien occupée de l'idée qu'ayant employé trente-trois ans à me chercher, je voudrais enfin m'unir à la mort de Jésus-Christ pour me renoncer enfin".

Six ans plus tard, dans le même ordre d'idée, vous écrirez : "pourquoi ne marcherais-je pas maintenant sur les chemins de la sainteté ?"

En paraphrase familière, on pourrait dire : il est temps maintenant de passer aux choses sérieuses.

Que cherchiez-vous, Marie-Eugénie, durant ces années ? Vous étiez religieuse, supérieure, engagée par vos vœux. Vous connaissiez la pratique de la prière, les offices réguliers, la longue adora-



tion. On aurait pu imaginer que vous étiez dès lors à l'abri de cette tentation de vouloir vous chercher, que vous n'aviez plus depuis longtemps que le souci de votre Dieu.

On aurait pu imaginer cela, mais bien entendu nous savons tous les deux que la réalité de l'âme du croyant n'a rien à voir avec ce joli conte édifiant que l'on trouve dans les récits hagiographiques.

Dans le cœur de ceux qui se reconnaissent fils et filles de Dieu se livre toujours un combat qui ressemble fort à une lutte pour un espace vital. Quelle place laisse-t-on au souci que l'on a de Dieu et quelle place garde-t-on pour le souci que l'on a de soi?

On a beau décider que la priorité est donnée à Dieu, on découvre que jamais cette décision n'est établie une fois pour toutes, qu'elle est à reprendre, à raviver, ou simplement à garder présente à l'esprit alors que tant d'autres soucis se liguent pour nous faire aller ailleurs.

Marie-Eugénie, j'ai cru deviner que vous aviez abrité le même sentiment que moi : je suis un déçu de moi. Je crois que vous avez été une déçue de vous. Cette déception qui vous atteignit comme elle me frappa est essentielle dans la vie d'une femme ou d'un homme. Soit elle pousse au désespoir ou à la morne résignation, soit elle ouvre des routes dont on n'avait pas l'idée auparavant.

Chaque homme et chaque femme ont à découvrir qu'ils ne sont pas suffisants, qu'ils ne se suffisent pas à eux-mêmes.

L'homme et la femme qui commencent à ne plus se suffire à eux-mêmes entreprennent un long voyage. Ils sont conduits par ce que je ne sais nommer mieux qu'une vision. Vision ? Plutôt la sensation que nous ne pouvons ni tout comprendre ni tout goûter, que ce que nous pouvons comprendre et goûter n'est pas suffisant, et que nous avons raison de ne pas nous en contenter.

Celui qui accepte de ne pas se contenter de lui-même, de sa vie, du monde qui l'entoure, même dans ce qu'il a de plus beau, se donne une chance d'être émerveillé par le sentiment d'un ailleurs.

Vous avez connu, jeune, l'émerveillement de cet ailleurs, mais vous avez découvert que cet émerveillement est fragile à ses débuts. Comme vous, j'ai constaté que cet émerveillement d'un ailleurs a ceci de terrible qu'il ne dure pas de lui-même, mais qu'en même temps il aiguise suffisamment notre désir pour qu'il appelle sans cesse la comparaison avec ce qui est notre vie de tous les jours.

Une fois que l'on a entrevu d'autres paysages, la faim s'aiguise, le désir se tend. L'âme cesse de se contenter de sa somnolence, cette somnolence de l'âme qui vient de ce que le corps et l'esprit connaissent une agitation perpétuelle.

Je crois que chaque homme et chaque femme peuvent être visités par ce que j'appelle un ange, faute de pouvoir mieux le nommer. Et l'ange a pour mission de révéler à celui ou à celle qu'il visite qu'il y a un ailleurs, que la recherche de soi-même est vaine, que seule la quête de l'ailleurs peut satisfaire l'âme avide de bonheur.

L'ange commence toujours par faire un accroc au rideau de notre suffisance, et par cette fente une lumière parvient. L'accroc se fait déchirure pour peu que l'âme y consente. Et par cette déchirure, le ciel commence à aspirer cette âme qui ne peut plus se contenter d'elle-même. La quête commence alors.

Vous avez connu cela ; votre personnalité demeura ce qu'elle était, et votre énergie et votre intelligence avaient le besoin de s'occuper à faire et à créer. Faire et créer pour le service de Dieu, ce qui est bien, mais qui était encore inférieur à ce que vous aviez découvert par la déchirure que l'ange fit à votre âme.

Votre âme connut le manque, vous aviez fini de vous suffire à vous-même. Vos projets vous occupaient, mais ils ne pouvaient pas, même eux, combler votre attente. Celle-ci se fit plus exigeante tout au long de votre existence. Travailler pour Dieu était bien, mais c'était vivre avec lui que vous vouliez, et c'est bien différent.

Marie-Eugénie, vous avez obligatoirement connu l'exil du cœur, car vous n'avez pas accepté de vous guérir de la vision fugitive et jamais assurée de l'ailleurs que la déchirure de votre âme

avait laissé entrer. Ailleurs fugitif et léger, invraisemblable et bientôt obsédant.

Vous avez fait ce que vous aviez à faire, mais même cela ne suffisait pas.

Dans le même aveu de vos trente-trois ans, vous dîtes : je voudrais fixer ma demeure dans l'amour de Dieu”

Une comparaison bien “laïque ” me vient à l'esprit ; elle n'est que comparaison, avec pour seule ambition de faire saisir une réalité spirituelle difficile à faire comprendre. Dans la vie d'un homme et d'une femme, il y a la vie dehors et la vie dedans. Le travail constitue la vie en dehors de chez soi. La vie dedans est celle qui se déroule chez soi, à la maison, dans sa demeure. Bien souvent, on a le sentiment d'agir dehors tandis que l'on ne se sent vraiment soi-même que dedans.

Même une religieuse comme vous, Marie-Eugénie, et nous tous qui nous efforçons de vivre selon ce que nous croyons, courons le risque d'agir avec zèle comme si c'était un travail dehors. Vous avez travaillé sans ménager vos efforts, pour la plus grande gloire de Dieu, diraient d'autres religieux. Mais vous vouliez plus : vous vouliez “fixer votre demeure dans l'amour de Dieu”.

L'amour de Dieu comme demeure, seul endroit où vous pouviez vous sentir pleinement vous-même. Lieu réservé d'intimité. Au-delà de la quête au dehors, il y a la demeure où l'on sait que l'on doit habiter.

Quête de soi qui laisse désabusé. Travail pour le règne de Dieu qui laisse fatigué. Tout cela a sa légitimité. Mais, vous comme moi, comme beaucoup d'autres, nous voulons plus. Nous voulons habiter là où nous sommes vraiment chez nous : dans la relation d'amour tissée par le Père. Notre demeure commune à lui et à nous.

# Imiter

Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler, dit Matthieu ; et Jean ajoute : Nul ne vient au Père que par moi.

Il me semble, Marie-Eugénie, que ces deux versets d'Évangile vous ont suivie toute votre vie. Vous en avez tiré une interprétation qui révèle votre esprit pratique. Mystique, vous l'êtes, mais pas dans le registre éthéré. Concrètement mystique, avec une certaine méfiance pour les emballements qui seraient dus plus à l'excitation de l'imagination et de l'affectivité qu'à l'action.

“Pour arriver à l'union, il faut absolument commencer par l'imitation”. L'union avec le Père, avec le Fils, par l'imitation du Fils. “Il faut se pénétrer du saint Évangile, des pensées de Notre Seigneur, de ses paroles, de ses actes ; les reproduire le plus que l'on peut dans toute sa conduite”.

Cette imitation de Jésus-Christ vous apparaît comme le seul moyen de le rejoindre, lui et son Père, de s'unir à eux. Jean rapporte les paroles du Christ : Je suis le chemin.

Dieu incarné, le Fils venu dans le monde des hommes, dans leur histoire pour leur révéler qui est Dieu, pour s'offrir comme le chemin qui mène à Dieu. Le Fils donné dans l'eucharistie ; chaque jour donné dans le monde des hommes, mis à disposition pour autant qu'un homme, à son ordre, en mémoire de lui, rompe le pain et redise les paroles qu'il prononça lui-même la veille de la croix.

Votre première communion, Marie-Eugénie. “Mal préparée”, avez-vous dit, et du coup vous n'en êtes saisie qu'avec plus d'intensité. “Je me sentie comme séparée de tout ce avec quoi

j'avais quelque lien, pour entrer, seule, en l'immensité de Celui que je possédais pour la première fois”.

Vous avez donc connu tôt cette expérience d'union avec Dieu. Et vous l'avez connue sans être passée par l'imitation du Fils. Je veux dire que le déclenchement de votre existence d'enfant de Dieu a été une rencontre subite, imprévue, pas vraiment désirée, subie en quelque sorte.

Et pourtant, vous ne cesserez de dire tout au long de votre existence ce que je rapportais plus haut : “pour arriver à l'union, il faut absolument commencer par l'imitation”. D'imitation, il n'y en eut pas avant cette première communion qui fut vraiment une extraordinaire expérience d'union.

Y aurait-il contradiction entre votre expérience et votre enseignement ? De ce genre de contradiction qui s'exprime sous forme de paradoxe : tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. Comme si l'union poussait à l'imitation, et que celle-ci était nécessaire pour que l'union, à nouveau, se reproduise.

Le débat n'est pas ésotérique, thème obligé de discussion entre spécialistes chevronnés de la vie spirituelle. Ce qui est en cause est notre respiration d'enfant de Dieu. Qu'est-ce qui nous amène à Dieu, comment pouvons-nous le rejoindre ? L'expérience mystique est-elle réservée à quelques privilégiés, tandis que les autres seraient contraints à un lent travail d'amélioration d'eux-mêmes, à une longue fidélité, pour enfin, au soir de leur vie, commencer à s'unir à Celui qu'ils ont si longtemps cherché ?

Existerait-il des sortes d'hommes et de femmes qui connaîtraient ces bouleversements de l'âme, comme une sorte de révélation particulière touchant leur sens ? Tandis que d'autres ne pourraient compter que sur un enseignement et une confiance entêtée dans leur Eglise, dans leurs proches, pour continuer à croire en leur Père lointain et à l'aimer malgré cet éloignement.

L'expérience de votre première communion, Marie-Eugénie, manifeste sans ambiguïté que vous appartenez à la catégorie des “privilégiés” dans le domaine du spirituel. Paul qui tombe du

cheval, François stigmatisé.

Je connais beaucoup de gens qui m'avouent ne pas connaître ce genre de "privilège", qui s'en désolent et en sont meurtris, se demandant s'ils sont moins aimés. Nous sommes nombreux à comprendre ce sentiment de tristesse à ne pas ressentir la présence du Père en eux.

Marie-Eugénie, la question qui vient immédiatement à l'esprit n'est pas pour rire : "y aurait-il une inégalité entre les enfants du Père ?" Cette inégalité qui provoque la tristesse fait naître comme un sentiment de culpabilité chez ceux qui en sont les victimes : ils se demandent ce qu'ils ont fait ou n'ont pas fait pour ne pas connaître ce profond bouleversement de l'âme qui vient de cette expérience d'union avec le Père et le Fils.

Vous serez d'accord avec moi, je pense, pour être concret et pratique devant cette interrogation qui fait souffrir les âmes les plus généreuses. Suivons le cheminement spirituel de ceux qui ont dit connaître cette profonde expérience spirituelle qui consiste à "sentir" Dieu en eux.

Ce bouleversement de l'âme, aussi fort soit-il, a toujours été une expérience temporaire, jamais un état définitif goûté parfaitement de jour en jour. Un peu comme Pierre, Jacques et Jean assistèrent à la Transfiguration, voulurent dresser une tente pour abriter l'extraordinaire, et durent redescendre de la montagne pour rejoindre le monde du quotidien.

Nous savons, Marie-Eugénie, que cette expérience de la familiarité de Dieu est fugace de notre propre fait. Bien qu'absolument bouleversés, nous ne parvenons pas à nous placer à nouveau de nous-même dans l'état intérieur qui convient : disponibilité totale, accueil silencieux, volonté désarmée.

Cette découverte de notre incapacité naturelle à mettre notre âme dans cette position d'adoration silencieuse nous conduit à l'humilité : alors que nous avons connu ce moment de lumière, nous lui faisons sans cesse obstacle. Alors que nous avons parcouru un chemin, nous en perdons l'itinéraire. Nous nous

découvrons infidèles à l'égard de notre Père alors que nous avons connu le don de sa fidélité.

Ce manque, installé en nous, va nous diriger vers ce que vous dites : "pour arriver à l'union, il faut absolument commencer par l'imitation".

Dieu incarné, Jésus-Christ, est le seul chemin qui puisse nous faire passer de cet état de manque vers la plénitude de ce que nous espérons. Quand il faut redescendre de la montagne, le seul chemin pour découvrir d'autres transfigurations est de suivre le chemin du Christ.

C'est votre expérience, Marie-Eugénie. Vous l'avez écrit : "on pourra commencer par un acte d'union ; mais si l'on n'examine pas le Saint Evangile pour voir comment Notre Seigneur a pratiqué l'humilité, l'obéissance, la pauvreté, la simplicité ; comment il s'est comporté dans sa naissance, dans sa vie cachée, dans sa vie publique, c'est sauter les moyens de demeurer dans l'union".

Demeurer en lui, dans l'union avec lui. Faire que l'expérience spirituelle ne soit pas une source que notre désert assèche et épuise. C'est notre responsabilité et il n'y a qu'un seul moyen pour cela : nous mettre sur les traces du Fils, le connaître sans cesse mieux, vouloir vivre comme il vécut. Connaître ses nuits de prière à l'écart ; regarder avec son regard d'amour ; relever celui qui est courbé, croisé aux détours des chemins. Accueillir la peine, réchauffer l'âme glacée de désespoir. S'oublier pour que l'autre vive mieux. Faire nôtres ses paroles qui amènent la lumière dans le monde.

Dieu incarné est le chemin, le seul, car il est la vérité et la vie. L'expérience mystique ne dépend pas de notre volonté ; elle n'est pas donnée après un long effort. Elle est disponible au creux de l'abandon de nous-même. Elle n'est pas le fruit d'une recherche conduite par nos efforts.

Il y a même un handicap pour ceux qui veulent trop bien faire, celui de compter sur leur seul zèle, leur seule générosité, leur application déterminée.

Il faut renoncer pour recevoir, car rien ne se gagne, tout est donné. Renoncer à notre bonne volonté, pour n'être que le résultat de la volonté du Fils. Renoncer aux lumières légitimes de notre intelligence pour n'être que le reflet de la lumière qui vient du Fils.

Imiter Jésus-Christ, Marie-Eugénie, c'est renoncer à nous-même, parce que nous nous connaissons assez pour savoir que nous ne sommes pas le guide qui puisse nous satisfaire. Ce fut le chemin de votre vie, ce désir de pouvoir dire comme Paul : "ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi".





# Exil

La pensée religieuse de votre temps était étroite ; vous l'avez découvert et vous l'avez dénoncé : "je trouve qu'il est rare que l'on enseigne le christianisme tel qu'il me paraît être".

Et cette étroitesse a été la cause de ce que nous connaissons en ce vingtième siècle : les grandes églises construites pour de grandes assemblées sont devenues trop vastes pour abriter l'expression des croyants moins nombreux d'aujourd'hui. Cette pensée religieuse n'était plus à même de nourrir en profondeur ; elle était aussi incapable de résister à d'autres pensées dont la vigueur était nouvelle.

Vous avez connu la tristesse de vouloir croire vraiment à ce que vous croyiez et de constater que bien des chrétiens se résignaient à croire avec moins d'intensité, se contentaient de ce que nous nommerions aujourd'hui une religion sociologique.

Vous avez connu cet écartèlement créé par votre volonté déterminée à être absolument obéissante à l'Église d'une part, et par votre constatation du manque de discernement et de compréhension de bien des pasteurs de cette Église d'autre part.

Nous nous disons aujourd'hui qu'il n'est pas facile d'être chrétien en cette fin du vingtième siècle ; je ne suis pas sûr que ça l'était plus à votre époque où les chrétiens étaient plus nombreux mais où ils étaient décevants.

"Pour moi j'ai peine à entendre appeler la terre un lieu d'exil ; je la regarde comme un lieu de gloire pour Dieu". Et vous ajoutez : "quoique cette idée soit très chrétienne, elle porte aux yeux du clergé un caractère de nouveauté, et même elle inquiète".

Si la terre est un lieu d'exil pour l'homme, c'est dire que la terre n'est pas faite pour lui, mais comme le passage d'une épreuve avant de rejoindre un autre univers où habiterait Dieu. Si au contraire, comme vous le dites, la terre est un lieu de gloire pour Dieu, la terre est habitée par Dieu, parcouru par Lui, une contrée où Il aime rejoindre l'homme. La terre est sainte, même si elle est aussi le lieu du péché.

Quand les croyants en viennent à ne plus aimer le monde au point d'en faire une terre d'exil à supporter avant de passer vers le monde de vérité et de lumière d'après la mort, ils préparent l'audace de ceux qui, ne croyant plus en ce monde d'éternité, s'estiment en droit de dire que Dieu est mort.

La terre, Marie-Eugénie, est un lieu de gloire pour Dieu. La terre est visitée par Dieu. La terre est le lieu de l'Incarnation. La terre est le lieu de l'Eucharistie.

Si la terre fut assez aimée par Dieu pour que son Fils y vienne vivre l'histoire des hommes, si elle est assez aimée pour que le corps du Fils y soit chaque jour donné, comment un croyant pourrait-il ne pas vouloir l'aimer un peu cette terre, même si, trop souvent, elle le déçoit ?

Croire en Dieu me semble interdire de croire en certaines fadaïses. Il y avait à votre époque une idée assez répandue qui consistait à penser que l'effort du croyant était de gagner sur terre son salut éternel. Autrement dit, que le salut était une espèce de course d'obstacle individuelle, comme un long tunnel avant que la mort amène chacun au jugement.

Je crois que vous avez eu l'intuition très forte d'une sorte de blasphème qui vient, sans s'annoncer, à l'esprit de certains croyants lorsqu'ils font de la terre un gigantesque parcours du combattant personnel dont le but est le salut.

Blasphème, car c'est nier l'amour de Dieu que de croire cela, c'est nier la venue de son Fils. Luc en rend témoignage : le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Et Jean rapporte les paroles de Jésus : si quelqu'un entend mes paroles et

ne les garde pas, je le ne juge pas, car je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde.

Votre époque a préparé, Marie-Eugénie, les grands reniements du vingtième siècle. En ne croyant pas assez à l'amour de Dieu, en laissant entendre que la terre n'était pas un lieu de gloire pour Dieu, mais un lieu d'exil, pour ainsi dire un lieu d'où Dieu est absent, elle a rendu possible l'ultime prétention de mon époque à moi : Dieu est mort.

J'aime relire ce que vous écriviez : "la fin d'une telle religion n'est pas de nous attacher seulement à chercher par tous les moyens notre béatitude éternelle, mais de nous attacher aussi à chercher en quoi Dieu peut se servir de nous".

Dieu est dans notre monde, il habite notre terre. Vous l'avez cru ; je le crois avec vous. Les malheurs et la souffrance, les déchirements et les égoïsmes, la tristesse, le scandale et la solitude existent, mais ils n'ont pas le pouvoir de contredire ce que nous croyons tous les deux. Nous avons charge de travailler à ce que le scandale diminue, à recoudre les déchirures, à réchauffer la solitude. Il n'y a pas de salut individuel uniquement, car la terre a soif du salut et qu'il serait illusoire pour un croyant de croire qu'il peut se "sauver" sans apporter sa part de salut au monde.

Dieu est dans notre monde, nous le croyons à sa parole : quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. Dieu est dans le monde, nous le croyons à sa parole : ceci est mon corps, faites-le en mémoire de moi.

Croyons-nous à la parole du Fils ? J'ai crainte que les croyants ne croient pas assez, n'aient pas cru vraiment depuis trop longtemps. J'ai bien peur qu'ils aient, par leur manque de foi, fait de la terre un lieu d'exil en effet, qu'ils aient obscurci aux yeux du monde la vue de la gloire de Dieu au milieu des hommes.

Je ne sais si vous éprouvez la même tristesse qui est la mienne à me demander si nous avons été depuis des siècles infidèles derrière notre foi proclamée. Nous avons pour mission d'être le sel de la terre. Le sel s'est-il affadi sans que nous nous en rendions compte ?

Si vous avez connu cette tristesse devant votre époque, elle ne vous a pas conduit à la nostalgie d'un temps qui aurait été meilleur et auquel il suffirait de revenir. Vous avez été fondatrice, et votre fondation continue. Vous ne supportiez pas l'idée d'une terre d'exil, vous n'avez pas plus admis l'idée d'un âge d'or perdu : "d'âge en âge, le type de saints a changé ; il changera encore, et c'est la raison pour laquelle il faut toujours à l'Eglise de nouveaux ordres religieux".

Le passé n'est pas plus sacré que le présent, sous prétexte que le présent aurait oublié ce que fut le passé. Le présent est aussi le temps de Dieu. Le salut est à l'œuvre, et l'histoire n'est pas une longue chute. C'est difficile pour nos contemporains de le croire vraiment, tant ils sont assaillis d'images de peine et de souffrance, avertis quasiment immédiatement du malheur, tandis qu'auparavant la souffrance s'exprimait dans le vase clos des voisinages immédiats.

Vous avez cru, Marie-Eugénie, à la possibilité d'une société chrétienne, et dans votre bouche ce terme ne signifiait pas une société dirigée par les clercs, mais une société éclairée par Dieu. Que ton règne vienne, dit notre prière. Le règne de Dieu qui est celui de l'amour.

Vous ajoutez : "il y en a qui disent "belle utopie". Je vous avoue que cette parole me scandalise, parce que je vois que notre Maître a dit : il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. Le Fils de Dieu attirera tout à soi."

J'ai peur que nous ne croyions pas avec suffisamment d'intensité que le monde est sauvé et que la fin du monde est le règne de Dieu. J'ai peur qu'à votre époque comme à la mienne nous n'osions pas croire au salut collectif du monde, et que, comme dans un sauve-qui-peut devant la misère, apparemment insurmontable, du monde, nous en soyons réduits à ne plus croire qu'à la possibilité d'un salut individuel.

En fondant l'Assomption, vous avez proclamé dans les faits les plus concrets que vous croyez à la parole du Christ, à ses promesses. Et vous, mes sœurs d'aujourd'hui qui êtes de

l'Assomption, en portant l'habit qui vous rassemble, vous ne dites pas autre chose que ce qu'a dit votre fondatrice : "faire connaître Jésus-Christ, libérateur ; enseigner que tout est à lui, que, présent en nos âmes par la vie de sa grâce, il veut travailler en chacun de nous à la grande œuvre du règne de Dieu."

Le monde a besoin que vous croyiez vraiment. Pas seulement que vous viviez bien, saintement, dévouées à vos missions, dans l'affection de vos communautés, dans le partage au sein de votre congrégation. Nous avons besoin que vous croyiez que la terre est un lieu de gloire pour Dieu, que Dieu est présent dans notre monde, inlassablement à l'œuvre, que le Fils continue d'attirer tout à soi.

Nous avons besoin que vous redonniez au monde le goût de croire à la parole de Dieu.



# *Voyage Intérieur (3)*

Les querelles toujours. Marie-Eugénie part à Rome en mai 1866 pour rencontrer le Pape et apporter les constitutions pour approbation. Pendant ce temps, le nouveau supérieur nommé par l'archevêque se propose d'entreprendre une enquête sur la façon dont est dirigée la congrégation, sur ses comptes... Cela fait mauvais effet à Rome où la bienveillance qui s'annonçait fait place à la méfiance.

Marie-Eugénie retourne à Paris où elle apprend que le supérieur en question menace de retirer le Saint-Sacrement de la chapelle du couvent. Marie-Eugénie propose sa démission...

La fidélité à l'Eglise est une vertu assez incompréhensible pour la plupart des gens, et même pour un nombre non négligeable de croyants. Elle ne s'explique bien que par les mots mêmes qu'elle utilise pour se nommer : fidélité, Eglise.

La fidélité est comme un entêtement. Un entêtement non pas à l'égard de ce que l'on ressent dans le moment présent, mais un entêtement à ce à quoi l'on s'est engagé. La fidélité, c'est quand on ne comprend plus ce que l'on a compris auparavant, c'est quand on sait qu'on avait raison avant, même si, aujourd'hui, le doute s'insinue.

L'Eglise. Encore, toujours, malgré tout. Parce qu'elle n'est pas seulement la coexistence, à un moment donné, de ceux qui s'en réclament, mais parce qu'elle est le lieu où Dieu habite.

Marie-Eugénie avait le droit d'être fidèle à l'Eglise, car elle savait dire ce qu'elle pensait des hommes qui la composent. Elle avait le droit de dire ce qu'elle pensait de ces hommes parce qu'elle était fidèle.



Sa démission ne sera pas acceptée. L'approbation est donnée.

### *Préparer la lessive*

Après les mesquineries intestines, ce sont les flammes de la guerre de 70, puis la guerre civile : soins aux blessés, aux réfugiés, dispersion.

La paix revenue, les fondations se succèdent, les vocations affluent, l'œuvre d'éducation se répand. Et les soucis aussi, matériels et spirituels.

Marie-Eugénie a ce genre d'esprit qui s'intéresse à tout. Elle reçoit, écrit, fait des comptes, cherche de l'argent, réunit, instruit, prie... Le mercredi est le jour où elle reçoit les visiteurs, mais ceux-ci doivent attendre car elle a souvent pris du retard puisqu'elle a la charge de préparer le linge qui va partir au nettoyage.

### *Décantation*

Sa santé n'est pas excellente. Elle dit : " une infinité de choses me réclament, et moi je n'en connais qu'une, c'est que j'ai mal au dos et que je voudrais me voir couchée... ”.

Décantation dans la faiblesse, moment où les dernières illusions que l'on entretenait sur soi disparaissent : l'âge est à l'œuvre. Elle a soixante ans, elle va donner ses enseignements les plus clairs et les plus profonds sur ce qu'est l'Assomption, l'esprit qu'elle a voulu pour sa congrégation. Quatorze instructions qui portent encore l'Assomption aujourd'hui.

La pensée est claire, mais le style est celui d'une conversation familière, une conversation de famille. Pas de trace d'enseignement du haut de la chaire, plutôt un partage d'une vie intérieure.

Comme il arrive la plupart du temps chez les personnalités vraiment fortes, la pensée n'est pas imposante, ne s'impose pas par

la contrainte. Elle dit ce qu'elle pense, et il lui arrive de dire à ses interlocuteurs qu'ils sont meilleurs juges qu'elle-même, puisqu'ils se trouvent sur place. Elle sollicite leur avis.

Mort des premières sœurs, du Père Alzon, chagrins qui sont personnels avant d'être ceux d'une supérieure.

### *Les plus belles pages*

Marie-Eugénie, dans les premiers temps de sa vie, n'a guère connu la tentation de s'identifier à sa charge, comme y ont succombé certains qui préfèrent disparaître derrière elle et se coulent avec délices dans les vêtements de la dignité et du respect ordonné. Elle ne s'accrochera pas plus à sa charge quand le moment viendra, même s'il vient toujours plus tôt que l'on ne s'en doute.

Respectée, elle l'est. Vénérée, même. Mais surtout, elle est aimée. Quand elle parle de ses sœurs, elle dit désormais : "mes filles". Et elles le sont.

Sa santé décline, son attention, son éloquence. L'archevêque lui fait dire que sans doute il est temps de passer la charge.

Ce n'est pas d'y consentir qui va la chagriner, seulement que cela signifie qu'elle est plus mal qu'elle ne le pensait : si on lui demande cela, c'est qu'elle n'est plus en mesure de continuer. Elle aurait préféré sans doute s'en rendre compte elle-même ; et ne pas s'en être rendue compte manifeste bien que la décision est nécessaire.

Une vicaire générale est choisie. Les quatre années qui restent à vivre se passeront dans la tendresse et la confiance entre la nouvelle responsable et la fondatrice. Elle se retire vraiment ; elle ne s'accroche pas à des lambeaux de pouvoir. Mais elle est là, voyage, écrit, rencontre.

Puis elle voyage moins, écrit peu, rencontre moins souvent.

Quatre années de voyage intérieur, plus intérieur que les soixante-seize ans précédents. Un voyage qui donne moins de nouvelles aux proches. Un voyage qui lui appartient.

Elle devient de plus en plus silencieuse. On n'a presque plus de textes d'elles de cette époque. Pourtant, un médecin dira : "votre mère écrit les plus belles pages de sa vie". Elle les écrit en son cœur. Elle n'a plus que cela à faire.

C'est le temps où tout ce qui a fait le passé se rassemble, se rejoint, de manière estompée. Tout se résume, même si les mots manquent trop souvent.

Je soupçonne que les rencontres de ces quatre ans ont été différentes. Comme elles étaient moins coupées de soucis de la charge, elles devaient être plus longues, plus attentionnées.

"Je regarde mon Seigneur", dira-t-elle un jour, parlant de ces rencontres. Regards posés sur Jésus-Christ en croix. Regard auxquels, jamais, le Seigneur ne se dérobe.

# Regard

“Dieu vous regarde et il vous aime ; vous le regardez parce que vous l’aimez”.

Ce n’est pas plus compliqué que cela, et cela vaut tous les traités et tous les discours. Dieu nous regarde et nous aime, c’est ce que nous croyons et tout en découle. Nous le regardons parce que nous l’aimons ; c’est notre vie si nous croyons.

Il y a des moments où j’ai le sentiment qu’il ne faudrait pas dire plus, se contenter de ce simple assemblage de mots, les faire chanter en nous et entre nous.

C’est assez drôle, Marie-Eugénie, de découvrir que vous pouvez parfois être difficile à lire, laissant vos phrases s’allonger, et que, dans d’autres moments au contraire, tout se ramasse : l’essentiel surgit en quelques mots. On passerait presque sans s’apercevoir de ce qui est dit ; on continuerait son chemin sans se douter de ce que l’on a manqué.

Cela m’est arrivé à plusieurs reprises, mais une espèce de gêne intérieure m’a rappelé à l’ordre, comme si mon inconscient avait enregistré une alerte que mon attention avait négligée.

“Dieu vous regarde et il vous aime ; vous le regardez parce que vous l’aimez”. Amour et regard. Tout en deux mots. Et en même temps, une interrogation qui occupe une vie : c’est quoi l’amour de Dieu ? Nous savons quel est notre amour humain, pour nos parents, notre conjoint, nos enfants, nos amis. Mais nous savons que, si beau qu’il nous paraisse, il est imparfait et doit donc être différent de celui de Dieu.

C'est quoi, vraiment, l'amour de Dieu ? C'est si difficile à dire que bien des gens n'arrivent pas à y croire. Et comme ces gens, bien souvent, ne sont pas moins malins ni moins généreux que ceux qui croient, il faut bien admettre que la réponse n'est pas simple.

A cette question vous apportez la seule réponse possible : "nous ne pouvons nous faire une idée de l'amour". A dire vrai, je détourne un peu votre pensée, car, j'y reviens dans un instant, ce bout de phrase n'est qu'un morceau de votre réponse. Restons un moment là-dessus néanmoins.

Vous avez raison : "nous ne pouvons nous faire une idée de l'amour". Tout simplement parce qu'il nous dépasse, parce qu'il nous englobe, parce que nous en sommes dépendants.

Il n'y a pas de point de vue sur l'amour ; on ne peut pas prendre de recul, se mettre en dehors, pour en prendre la mesure. Ce n'est pas un objet d'étude, isolé de l'observateur, à sa disposition. Et ce n'est pas non plus une idée que l'on pourrait analyser, un concept ouvert à la discussion, un sujet de dissertation.

Attention, je ne suis pas en train de faire de la philosophie en disant cela, je suis au cœur de l'acte de croire. Personne n'est capable de se faire une idée de Dieu, nous ne pouvons qu'essayer de le regarder, de là où nous sommes, avec l'infirmité de notre vision. Et si nous le regardons, c'est parce que nous l'aimons. Il faut l'aimer pour le regarder.

Dieu ne s'étudie pas, il se regarde et il s'aime.

Vous êtes allée plus loin, Marie-Eugénie, et vous m'avez éclairé sur un "mystère".

J'avais tronqué votre phrase ; je la reprends : "nous ne pouvons nous faire une idée de l'amour et de l'attention avec lesquels la Sainte Trinité s'absorbe et se concentre, pour ainsi dire, au lieu où réside l'humanité sainte de Notre Seigneur Jésus-Christ au tabernacle. Celui qui adore est digne de celui qui est adoré".

La spiritualité de chacun, sa sensibilité, son éducation le poussent, quand il prie, à regarder le Père ou le Fils. Certains, ils sont plus rares, se tournent vers l'Esprit.

Avec vos mots, vous nous dites quelque chose de différent, de plus complet, si je peux dire. Vous nous invitez à contempler non seulement le regard de Dieu sur nous, mais le regard du Père sur le Fils, le regard du Fils vers le Père, le regard de l'Esprit.

La Trinité est le "mystère" de la qualité de l'amour ; il est le "lieu" (je ne peux dire autrement) où l'amour n'est pas une idée, pas un concept, où il ne peut plus être un mot. La Trinité est le lieu où l'Amour échappe aux frontières du mot qui tente de le désigner dans la langue des hommes : ces lettres qu'ils ont assemblées pour tenter de nommer ce qu'ils pressentent, ce que le Fils est venu leur révéler.

Regarder le regard que s'échangent le Père et le Fils, c'est contempler le mystère de l'amour. Et ce mystère n'est pas mystérieux, au sens où il serait obscur et où il faudrait en percer le secret. Il est mystère parce qu'il ne dépend pas de nous et qu'il a besoin d'être révélé pour que nous en ayons connaissance.

L'amour est toujours un choix, dans le sens où nous pouvons le contrarier ou le bafouer, mais il n'est pas un choix car il n'est pas notre création. L'amour est création ; il nous crée. Il n'est pas découvert par l'homme ; il lui est révélé.

Il n'est pas non plus hors d'atteinte. Il n'est pas un échange entre des dieux lointains qui en feraient leur affaire personnelle. Je reprends votre phrase : "la Sainte Trinité s'absorbe et se concentre au lieu où réside l'humanité sainte de Notre Seigneur Jésus-Christ au tabernacle".

L'amour, mystère de Dieu, ne se vit pas seulement au ciel, quel que soit le lieu désigné par ce mot. Il se vit aussi au milieu de notre terre, dans de si nombreux endroits de notre terre. Il n'y faut qu'un tabernacle, cette boîte faite de la main des hommes où réside le corps du Fils. Pain devenu corps du Fils par de simples paroles prononcées par un homme, prononcées en mémoire, paroles qui reçoivent leur pouvoir du Fils lui-même.

Que dites-vous, Marie-Eugénie ? Le tabernacle est le lieu sur terre de l'amour et de l'adoration parfaits. Non pas parce que nous serions à genoux devant lui, mais parce que la Trinité s'y absorbe et s'y concentre.

Notre époque ne sait plus très bien, dans sa très large majorité, ce que signifie cette adoration du Saint-Sacrement qui fut au cœur de la dévotion des temps plus anciens. Vous l'avez, vous, mise au centre de la spiritualité de l'Assomption. Et vos sœurs d'aujourd'hui continuent de vivre ces moments d'adoration.

Si notre siècle ne comprend pas ce qui se passe dans le silence de ces moments où l'obscurité de l'oratoire est à peine troublée par la lumière vacillante d'un cierge, c'est sans doute parce qu'elle a du mal à croire que l'hostie est vraiment le Fils de Dieu. Mais c'est peut-être aussi parce qu'on n'a pas su lui dire que là était installé ce qui fait vivre le monde.

J'aurais aimé que votre voix ait été mieux entendue : "la Trinité s'absorbe et se concentre dans ce lieu". Quand nous sommes devant ce tabernacle habité, ce n'est pas d'abord notre adoration, notre respect, notre interrogation qui comptent. Tout cela est secondaire. Ce n'est pas notre volonté, notre concentration, notre distraction, notre sécheresse de cœur, notre générosité qui ont de l'importance. Ce n'est pas notre état de grâce, notre mal aux genoux ou au dos.

Ce qui compte, c'est que le mystère de l'amour se vit devant nous. La Trinité, mystère de l'amour, vit là, devant nous. Nous sommes d'abord des spectateurs. Il faut absolument que nous soyons d'abord des spectateurs si nous voulons que ce que nous faisons ait le moindre sens.

Père, Fils et Esprit absorbés en amour. Amour en acte. Amour qui échappe à nos mots. Que voudrait-on dire devant ce qui crée le monde ?

Marie-Eugénie, il n'y a que le regard à ce moment-là. "Vous regardez Dieu parce que vous l'aimez". Vous regardez l'amour dans ces moments-là. Prier est fondamentalement regarder, rem-

plir nos yeux de ce mystère qui se déroule devant nous. Regarder à n'en plus pouvoir. Regarder l'amour en acte.

Vous avez raison, mes sœurs qui êtes de l'Assomption, de passer du temps à regarder, dans vos chapelles et vos oratoires, à temps et à contretemps. Regarder le mystère de l'amour.

A notre époque, vous avez à dire qu'il est vain de chercher le visage de Dieu, car il est toujours là. Si nous ne le distinguons pas, c'est tout simplement que nous l'avons caché à notre regard intérieur.

Nous n'avons pas à chercher Dieu. Il nous crève les yeux, mais nous nous éparpillons sans le voir. Si nous ne voyons rien, c'est que nous ne voulons pas contempler cette lumière vacillante qui indique, sans nous y forcer, qu'Il est là.

Nous avons besoin de connaître ces moments où nous brisons les miroirs et les lumières du monde. Ces moments où nous nous rassemblons, où nous devenons bloc, densité, alliance de lourdeur et de légèreté, immobilité totale. A genoux, debout, assis, qu'importe, uniquement spectateur de ce qui n'est pas nous, mais est Lui.

Ces moments où nous ne sommes plus qu'un regard suspendu à une hostie qui est le visage de notre Dieu. Et nous découvrons alors que le visage de Dieu est un regard. Ce que vous dites, Marie-Eugénie : "Dieu vous aime, et il vous regarde".

Le regard de Dieu auquel s'accroche le regard de notre âme, accord silencieux de deux regards, regard qui nous enveloppe, regard sans inquisition, qui ne perce pas, refuse de fouiller, regard qui nous enveloppe et nous unit un peu plus, non pas d'abord à lui, mais à nous-mêmes.

"Je me persuade de plus en plus que tout se fait au pied du Saint-Sacrement".





# Tu sais bien

Il m'a fallu bizarrement attendre d'avoir lu beaucoup de vos textes pour découvrir la phrase qui avait le plus d'importance à vos yeux. Comme s'il était nécessaire de se perdre dans la richesse de vos écrits pour déboucher un jour sur ce qui dit tout en peu de mots.

Chaque sœur de l'Assomption porte au doigt un anneau à l'intérieur duquel est gravé ce qu'elle a voulu, elle et elle seule, qu'il y soit gravé. Choix d'une parole au début de la vie religieuse, parole qui accompagne une vie, parole qui accompagne dans la mort.

Parole gravée sur une alliance, parole d'une alliance, parole qui explique l'alliance, dit le pourquoi d'un engagement, la raison du choix d'une vie. Parole secrète en quelque sorte, qui ne se dit pas à tout bout de champ autour de soi : elle est gravée à l'intérieur de l'anneau, comme une pudeur. Parole intérieure.

Vous avez choisi, Marie-Eugénie, pour expliquer votre engagement et vous accompagner votre vie durant, une des paroles de l'Évangile les plus émouvantes à mes yeux. Une des plus humaines, des plus vraies, des plus simples aussi.

La coq avait chanté trois fois. Pierre était sorti et pleurait amèrement. Ce ne furent pas les larmes qui lui lavèrent l'âme, comment l'auraient-elles pu ? Ce fut la résurrection. Après qu'ils eurent déjeuner ensemble sur les bords du lac, il lui demanda : m'aimes-tu ? trois fois, autant de fois que Pierre avait nié. Tu sais bien, Seigneur, que je t'aime, répondit Pierre à la troisième interrogation.

“Tu sais bien, Seigneur, que je t'aime”, sont les paroles, Marie-Eugénie, que vous avez fait graver dans votre anneau, qui vous ont accompagnée, sans vous quitter, de votre profession à votre mort.

Ce sont des paroles d'engagement personnel, mais ce sont aussi des paroles de fondation, il ne faut pas s'y tromper. Pierre a répondu pour lui, mais le Fils, sur ces paroles venues du cœur, a fondé son Eglise. Je ne peux pas croire que vous n'y ayez pas songé quand vous décidâtes de les reprendre à votre compte.

Il faut aimer pour fonder. Il faut même aimer d'une façon particulière. Jean le rapporte : la première question posée par le Seigneur ressuscité à Pierre est très précise. M'aimes-tu plus que ceux-ci ?, interrogea-t-il. Ceux-ci désignaient les autres disciples, compagnons de la même pêche. Es-tu prêt à aimer plus ?

Vous avez fondé parce que vous avez aimé plus. Vous êtes entrée dans le chemin de la sainteté parce que vous avez aimé plus. Plus qu'il n'était normal dans un siècle tiède. Plus que, peut-être, vous n'auriez été à même de le faire dans la vie quotidienne des gens qui ne se prêtent pas à un engagement aussi radical.

Vos sœurs portent toutes un anneau à l'intérieur duquel est gravée une parole que j'ignore. Chacune porte sur elle la parole de son alliance. Vous les avez entraînées parce qu'elles aimaient plus ; vous les avez entraînées à aimer plus. Rien d'autre n'est à la hauteur pour expliquer que l'on prenne l'habit, que l'on quitte famille et métier, que l'on renonce à aimer comme les hommes et les femmes aiment légitimement. Rien ne s'explique si ce n'est par un surcroît d'amour qui est offert.

La vocation n'est pas un dévouement, ni une grande œuvre, pas même une tâche exaltante. C'est le silence d'une réponse à une question posée au détour d'une vie : m'aimes-tu ?

Et même si certaines vocations suscitent l'admiration par leur courage, leur renoncement, leur générosité, ce n'est pas cela qui compte.

Vous avez été l'une des femmes les plus admirées de votre temps. Tant mieux pour ceux qui éprouvaient cette admiration, tant mieux pour ceux qui se complaisent à en rappeler la réalité.

Vous me comprendrez, je pense, si je vous dis que cela ne m'intéresse pas. Vous me comprendrez à cause de cette phrase gravée à l'intérieur de votre anneau. Elle n'a cessé de trembler en votre cœur qui était fort ; elle n'a cessé d'avoir la primauté sur votre intelligence qui était vaste. Elle a tremblé suffisamment pour nourrir votre énergie qui était incroyable.

Cette phrase tremble, et c'est en cela qu'elle touche au cœur. Elle tremble de fragilité, elle tremble du souvenir de la fragilité. Celle de Pierre, la vôtre, celle de tous les enfants du Père qui pleurent d'aimer et en même temps de ne pas aimer à la hauteur de leur désir.

Pierre a nié trois fois. Vous avez connu, sûrement, cette négation intérieure malgré vous, cette sécheresse. Nous connaissons tous nos obscurités, nos refus, nos indifférences, nos paresse à aimer. Et pourtant, Seigneur, tu sais bien que nous t'aimons.

Il n'y a pas de triomphe dans cette parole de Pierre que vous faites vôtre. Pas la moindre once de fierté. Juste le tremblement de notre fragilité liée à une profonde conviction.

Cette parole tremble, comme tremble toute fondation. Il y faut le regard de Celui que nous aimons pour que ce tremblement ne nous cloue pas de crainte. Il faut cette invitation du Fils à Pierre : suis-moi. Tu m'aimes, donc suis-moi. Ce n'est pas plus compliqué.

Combien de fois, Marie-Eugénie, avez-vous dit : "Seigneur, tu sais bien que je t'aime" ? Combien de fois le disons-nous ? Combien de fois vos sœurs le disent-elles quand il leur arrive d'être frappées par le doute, la fatigue, la tristesse ?

La fidélité serait bien mince si elle reposait sur la perfection de notre vie et de notre volonté. Elle ne naît que de cette simple parole, envers et contre tout, malgré tout ce qui nous frappe, malgré nos reniements.

Pierre, dit Jean, fut peiné de ce que Jésus l'interrogeait pour la troisième fois : m'aimes-tu ?

Marie-Eugénie, quand on se donne totalement, renonçant à la vie légitime du bonheur des hommes et des femmes qui vivent la vie du monde, que se passe-t-il si on vient à douter de ce qui a fait vivre jusqu'ici ? Rien de la vie n'a de sens si ce n'est pas parce que l'on aime.

Il peut y avoir une grande peine pour vos sœurs aujourd'hui dans un monde qui semble ne plus comprendre bien pourquoi vous êtes rassemblées sous cet habit. Il peut y avoir de la peine devant l'incompréhension du monde lorsqu'il vous voit de longues heures devant cette lumière vacillante qui manifeste que le tabernacle n'est pas vide, que le monde n'est pas vide.

Vous l'avez dit à plusieurs reprises de différentes manières, et je voudrais le dire comme je l'ai entendu : il y a les maisons, les collèges, les pensionnats. Il y a eu le rayonnement et même l'influence. Il y a eu toute cette admiration, cette expansion assez étonnante. Il y a eu la durée, les supérieures générales qui se sont succédées, huit à aujourd'hui, les femmes de tant de pays qui se sont jointes au cours des années. Il y a eu les cardinaux et les évêques amis, les brillants intellectuels, il y a eu des artistes. Il y a eu les anciennes élèves en si grand nombre.

Et tout cela pourquoi ? A cause de quoi ? A cause d'une parole cachée à l'intérieur d'un anneau. Vous étiez prête, Marie-Eugénie, à ce qu'il n'y ait rien de tout ce succès et de toute cette influence, du moment que vous pouviez sans cesse, dans un tremblement entêté, répondre, à qui vous aurait interrogée, que votre Seigneur savait bien que vous l'aimiez.

C'est le Fils qui fonde, et pas vous. C'est lui qui décide de ce qui va se faire ; il n'a qu'un besoin mais il est de taille. Il a besoin que nous répondions à sa question : m'aimes-tu ?

Ni triomphe, ni gloire, une question. Une réponse qui tremble autant de fragilité que de conviction.

# Croix

Le silence est souvent la marque la plus révélatrice des hommes et des femmes. Si parler sert à dire, il peut aussi servir à cacher, à détourner, à diluer.

Vous aviez prévu d'entrer dans le silence pour la fin de votre vie, mais, comme toujours dans ces circonstances, le moment venu, quand la demande vous fut faite de quitter votre responsabilité, la surprise fut douloureuse. Vous eûtes ce mot : "est-ce que j'en suis là ?".

Me croirez-vous si je vous avoue que j'ai eu plus de facilité à vous rejoindre dans votre silence que dans vos paroles ? Vous avez quitté votre responsabilité à l'automne 1894 ; vous êtes morte moins de quatre ans plus tard, à la fin de l'hiver 1998.

Ce qui faisait votre attrait aux yeux du monde déclina : santé, énergie, intelligence, parole. Les habits du succès vous quittèrent, il ne vous restait qu'à revêtir l'homme nouveau.

Ne vous accompagnent dans cette dernière étape vers la mer que ceux pour lesquels les habits du succès sont secondaires, ceux qui jugent que la vieillesse n'est pas un naufrage mais le moment d'autre chose.

Vous sortiez du chapitre général où vous aviez remis votre responsabilité, et vous murmuriez : "je n'ai plus qu'à être bonne". C'est à cause de si courtes phrases comme celle-là que j'ai pu, Marie-Eugénie, vous rejoindre. Elles indiquent la vie en montrant le fond de votre cœur.

Vous avez gouverné, vous étiez faite pour cela, mais cela vous a pesé, pas seulement du poids des soucis et des angoisses devant les

destins qui vous étaient confiés. Cela vous a pesé parce que cela vous prenait trop de temps. Je m'explique.

Il se passe un phénomène étrange quand on a charge d'enseigner et qu'on entend le faire dans la sincérité et la justice. Les grâces que l'on découvre en soi au moment de parler et de guider font entrer dans une plus grande familiarité avec Celui pour lequel l'on prend la parole. Cette familiarité ravit et donne le profond désir d'en prolonger les moments. Comme Marie aux pieds de Jésus tandis que Marthe s'affaire ; comme Pierre, Jacques et Jean sur la montagne de la transfiguration.

Pendant soixante ans vous êtes redescendue de la montagne sans cesse. Vous attendaient en bas les soucis et aussi le bruit. Vous avez vécu avec l'un et avec les autres. En ce jour de 1894, l'affaiblissement de vos capacités vous fit entrer dans le silence.

Vous n'aviez plus de charge ; vous pouviez être vous-même complètement au moment où vous ne l'étiez déjà plus totalement puisque la vieillesse vous frappait sans vergogne.

Vous l'avez dit à un autre moment : ce n'est pas au moment de la vieillesse que l'on apprend à bien vieillir. C'est avant, car les forces manquent au moment où elles seraient nécessaires. C'est le moment où il n'y a plus qu'à accepter. Accepter sa faiblesse, accepter la pitié, accepter la perte de l'autonomie.

Paradoxalement, j'imagine qu'il a été plus difficile pour vous d'accepter alors que vous ne pouviez faire autrement que lorsque vous étiez en pleine possession de vos moyens. Jeune, accepter contraint à imposer le silence à son impétuosité. Agé, accepter n'est plus une œuvre de volonté mais le signe de l'impuissance. Il y a des gens que la révolte habite alors.

“Je n'ai plus qu'à être bonne”. On pourrait entendre cette phrase comme si elle disait : “tout m'est enlevé, alors reportons l'énergie qui me reste sur moi-même”. Vous avez souffert à ce moment-là. Tous les hommes, même les plus généreux, ont besoin de croire que les chemins leurs sont ouverts, qu'ils peuvent choisir, qu'ils ont leur mot à dire, que tout n'est pas réglé. A partir de 1894, vous

avez constaté d'un seul coup qu'il n'y avait plus qu'un seul chemin pour vous.

Durant la "vie active", chacun a le cœur partagé, il trouve des satisfactions légitimes même dans ses tâches les plus altruistes. Ces satisfactions sont pour certains d'être admirés, pour d'autres le sentiment de collaborer efficacement à une œuvre qui les dépasse, pour d'autres encore un remède à leur solitude...

Quand tout cela a cessé, arrive le moment de vérité. La vérité sur soi. Seule, sans force, le génie affaibli, seule avec soi dans une obscurité qui s'insinue dans l'esprit. Seule quand la parole manque. Vous étiez entourée, ô combien ! On n'est pas seul pour mourir à l'Assomption. Mais vous étiez seule, néanmoins. Abandonnée de vous-même, abandonnée par ce qui vous avait fait ce que vous étiez.

Vous en aviez eu le pressentiment à un moment qui n'est, hélas, pas daté. Cette prière que vous écrivîtes et qui en dit long : " Ô mon Jésus, donnez-moi l'amour par excellence, l'amour de la croix, non de ces croix héroïques qui nous portent, mais de ces croix vulgaires que nous portons, hélas ! avec tant de répugnances, de ces croix de chaque jour dont la vie est semée, qui se rencontrent au milieu du chemin, dans l'oubli, la contradiction, les faux jugements, l'insuccès, dans les maladies du corps, les ténèbres de l'esprit, le silence du cœur. Alors seulement vous saurez que je vous aime, bien que je ne le sache pas moi-même, et cela me suffit. "

Marie-Eugénie, il y a des croix héroïques qui nous portent, nous aident à nous tenir droits, à regarder le monde avec confiance. De ces croix qui nous fatiguent mais nous enrichissent. De ces croix qui nous laissent vainqueurs.

Et il y a ces croix qui sont mesquines, sans gloire, sinistres de petitesse. C'est dans ces croix-là que la vérité de ce que nous sommes surgit plus intensément.

Il est facile, d'une certaine façon, d'aimer quand on est porté par l'enthousiasme, la nouveauté, le sentiment des conquêtes. C'est plus difficile quand on n'est plus sûr de soi, quand la lucidité



mesure l'affaiblissement et même la déchéance aux yeux des hommes.

Aimer ces croix-là est une autre affaire. Car on n'est jamais sûr, lorsque l'on a l'âme exigeante, d'aimer assez.

Vous avez, Marie-Eugénie, demandé la grâce d'aimer ces croix-là, ces croix qui se déploient dans le silence de l'âme. Les croix des maladies du corps, des ténèbres de l'esprit. Vous avez donné rendez-vous, avant qu'elles ne vous atteignent totalement, à Celui à qui vous aviez donné votre existence. Rendez-vous en lui disant que seulement alors Il saurait si vous l'aimiez vraiment.

Vous disiez à votre Seigneur, ce qui est, pour moi, signe de sainteté bien plus que ne le sont toutes vos fondations et vos œuvres, vous disiez : "Alors seulement vous saurez que je vous aime, bien que je ne le sache pas moi-même, et cela me suffit".

Nous aimerions tant L'aimer mieux, que nous ne savons pas si nous L'aimons vraiment. Il ne reste alors qu'à L'en laisser juger.

Marie-Eugénie, son jugement est plus doux que le nôtre, et, d'ailleurs, vous le savez avec Jean : Il n'est pas venu pour juger.

"Tu sais bien que je t'aime". Cette parole, ne vous l'a-t-il pas dite tandis qu'Il vous tendait les bras ce 10 mars 1898 ?

# Épilogue

Ces quelques lignes ne sont pas une conclusion. A la limite, elles ne sont pas nécessaires. Et pourtant, je tiens à les écrire !

“Tu sais bien que je t'aime” : Olivier, vous n'auriez pas pu donner une meilleure conclusion à ces belles pages qui sont tout simplement un dialogue spirituel entre “vous deux”, deux témoins de la foi. Vous avez fait parler Marie-Eugénie et elle vous a fait parler. Elle vous a provoqué à dire votre foi et je suis sûre qu'elle en est heureuse.

Effectivement, je savais ce que je faisais en vous demandant d'écrire ce livre. Mais je vous avoue que je ne savais pas ce qui en sortirait... Je voulais, pour moi et pour mes sœurs, pour tous nos amis à travers le monde et pour les hommes et les femmes d'aujourd'hui, recevoir “autrement” Marie-Eugénie. Et je ne suis pas déçue.

Ce livre, vous l'avez dit, n'est pas une biographie. Il nous livre le voyage intérieur de cette femme que nous aimons tant. Son voyage intérieur est unique comme est unique aussi celui de chacun de nous. Mais, d'une certaine manière, son voyage rejoint profondément le nôtre, car malgré la distance dans le temps, elle nous a formés et ne cesse pas de le faire.

J'aime ces lignes que vous avez écrites : “Marie-Eugénie, même si ses photographies et ses portraits révèlent sans ambiguïté que cent ans ont passé depuis sa mort, est notre contemporaine en humanité. Elle n'est pas exemplaire parce qu'elle serait exceptionnelle, mais parce qu'elle nous ressemble. Elle a connu les aspirations, les exigences, les renoncements qui sont les nôtres. À partir de ce terreau commun, elle a su apprendre qu'elle n'était pas la maîtresse de son bonheur et qu'un autre pouvait lui offrir ce à quoi elle n'aurait pu, seule, aspirer”.

Marie-Eugénie a laissé Dieu conduire son histoire : “C'est Dieu qui conduit tout, et jamais main plus amoureuse ni plus sage ne saurait conduire nos destinées”.

En finissant la lecture de ce livre, je pensais à vous, Olivier, mais aussi à Anne et vos enfants avec qui vous partagez vos certitudes de foi, ce qui mobilise le fond de votre cœur, ce qui fait la vérité de votre âme et de votre vie. Merci, Olivier, au nom de toutes mes sœurs à qui vous avez dédicacé ce livre, et au nom de tous ceux et celles pour qui ces pages seront une découverte, une rencontre, une joie, et peut-être le début d'un voyage...

Aujourd'hui, cent ans plus tard, nous aussi “quittons nos ruisseaux et allons à la mer”.

Osons l'espérance, osons l'aventure de la foi.

Sœur Cristina Maria González  
*Supérieure Générale des Religieuses de l'Assomption*

*9 février 1998 - 23ème anniversaire  
de la Béatification de Marie-Eugénie Milleret*

# *Table des chapitres*

Je quitte les ruisseaux et je vais à la mer	9
Recueillement	13
Droits	17
Folie	21
Voyage Intérieur (1)	27
Paix	33
Volonté	39
Dégagement	43
Tendresse	49
Voyage Intérieur (2)	53
Importance	59
Se chercher	63
Imiter	67
Exil	73
Voyage Intérieur (3)	79
Regard	83
Tu sais bien	89
Croix	93
Épilogue	97

Imprimé en février 1998  
sur les Presses d'Europ'offset  
à Maisons-Alfort (France)



OLIVIER LE GENDRE est marié et père de cinq enfants. Il participe à l'animation d'une école de prière et d'une aumônerie de lycée. Il habite dans une région parisienne et travaille dans une entreprise de presse et de l'information.

Il a déjà publié aux Editions ANNE SIGIER :

*Les Masques de Dieu,*

*Le Charpentier,*

*Le cri de Dieu,*

*Le risque de Dieu.*

*“Ce livre n'est ni un essai, ni une biographie, mais une rencontre.”*

Dans ces pages nous sommes témoins de cette rencontre, une rencontre qui est dialogue ; dialogue de foi, dialogue d'amitié, dialogue dans la profondeur de ces deux âmes amies. L'une, celle de Marie-Eugénie Milleret, Fondatrice des Religieuses de l'Assomption au siècle dernier ; l'autre, celle d'un croyant de nos jours, Olivier Le Gendre. Marie-Eugénie, femme de foi et d'action dont la vie traversa tout le XIXème siècle en France. Olivier, homme de foi et d'action lui aussi, en cette fin du XXème siècle. Malgré la distance dans le temps, la rencontre a été possible.

Ces pages nous livrent le voyage intérieur de Marie-Eugénie. Chaque être humain est un voyageur, sur les chemins de la vie quels qu'ils soient. Chacun fait son voyage, façonne son esprit, libère ses énergies pour le bien, en vue de trouver dès maintenant le sens de la vie et la Vie elle-même. Sur cette terre - “lieu de gloire pour Dieu” et non “lieu d'exil”, selon ses propres paroles - et dans son temps, qu'elle aima tellement, Marie-Eugénie a fait ce voyage et a vécu la rencontre de Celui qui vient sans cesse à la rencontre de l'homme.

Et nous, à l'école de Marie-Eugénie, que ferons-nous au seuil du XXIème siècle, dans ces temps qui sont les nôtres, et sur cette terre “lieu de gloire pour Dieu” ? Quel sera notre voyage et vers quelle rencontre nous conduira-t-il ?

ISBN 2-9505841-1-X

Prix : 50 F